U d'/of OTTAWA
39003002515350

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/posies01bour

ŒUVRES

DE

Paul Bourget

POÉSIES

1872-1876

Au bord de la Mer. — La Vie inquiète.
Petits Poèmes.

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

ŒUVRES

DE

Paul Bourget

ŒUVRES

DE

Paul Bourget

POÉSIES

1872-1876

Au bord de la Mer. — La Vie inquiète.
Petits Poèmes.

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2199
.A17
1885
v. 1

AU BORD DE LA MER

(1872-1873)

«... Devant moi s'étale le grand désert des eaux; derrière moi il n'y a qu'exil et douleur, et au-dessus de ma tête voguent les nuées, ces grises et informes filles de l'air, qui, de la mer, avec des seaux de brouillard, puisent l'eau, la trainent à grand'peine et la laissent retomber dans la mer, besogne triste et fastidieuse et inutile, comme ma propre vie.

« Les vagues murmurent, les mouettes croassent, de vieux souvenirs me saisissent, des rêves oubliés, des images éteintes me reviennent, tristement et doucement... »

HENRI HEINE.

Mes vers n'auront pas dit la couleur de vos yeux:
Êtes-vous pâle ou rose? Êtes-vous blonde ou brune?
Je garde pour moi seul ce secret précieux,
Comme un sylphe en son cœur garde un rayon de lune.

PRÉLUDE

Voici venir les mois où le ciel est si clair,
Et le soleil si doux et la nuit si tranquille,
Que nous nous ennuyons d'errer dans cette ville
Où les toits des maisons attristent toujours l'air.
— Et nous nous rappelons qu'il est près de la mer
Plus d'un village, ombreux et verdoyant asile.

Sans doute ce sera Paris encor, là-bas:
Devant les flots calmés que rasent les mouettes,
Nous lirons les journaux, et ne nous plaindrons pas
Si les dames, aussi frivoles et coquettes,
Changent quatre ou cinq fois, en un jour, de toilettes
Pour danser au salon, le soir, les mêmes pas.

Mais bien qu'on soit ainsi Parisienne dans l'âme,
Malgré tout, la mer parle avec sa forte voix.
Comme on a lu Musset, en rêvant, quelquefois,
— Qui sait? — on se souvient un peu que l'on est femme,
Et l'éventail léger qui tremble au bout des doigts
Laisse au hasard passer plus d'un regard de flamme.

La vanité se tait et le cœur a son tour.
L'horizon des flots bleus émeut la plus volage.
Tout le monde est voisin dans le petit village.
On a dansé la veille ensemble, puis, un jour,
— Un jour — on se salue en passant sur la plage,
On s'aborde, on se parle, et c'est déjà l'amour.

Cet amour délicat est une fleur des grèves;
Lorsque le vent des mers ne le ranime plus,
Il meurt; — et c'est le charme amer des choses brèves,
L'étrange impression qui reste aux cœurs émus
Au sortir des romans laissés à moitié lus
Qu'on achève à son gré dans les loisirs des rêves.

EN PASSANT

Quand le wagon bruyant t'emportait vers Paris,
N'as-tu pas, mon ami, par le carreau, surpris
Quelquefois un recoin charmant de paysage,
Une maison perdue au milieu d'un feuillage ?
— Et quand tu la voyais disparaître là-bas,
Triste et plus seul encor, ne te disais-tu pas
Que les rosiers en fleur semblaient sous la fenêtre
Groupés par une main de femme, et que, peut-être,
A l'heure où ton regard ému les contempla,
Le rêve de ta vie était enfermé là ?

———

AURORE SUR LA MER

Dans la lumière et dans le bruit
S'éveille le petit village:
Enfants et femmes, sur la plage,
Attendent les pêcheurs de nuit.

La mer semble un ruban de moire,
Les voiles des bateaux tremblants
Font comme de légers points blancs
Sur la profondeur bleue et noire.

De grands oiseaux passent dans l'air,
Ailes ouvertes, et les voiles
Parmi les dernières étoiles
Brillent dans l'azur du ciel clair.

SUR LA FALAISE

Les papillons bleus, les papillons blancs
Sur les prés mouillés et les blés tremblants
Vont battant des ailes.
C'est sous le soleil un frémissement
Qui fait s'incliner les fleurs doucement
Sur leurs tiges frêles.

Contre les rochers, avec des sanglots,
En bas, l'Océan vient briser ses flots
Brodés d'étincelles.
Là-haut, sans souci des flots onduleux,
Les papillons blancs, les papillons bleus
Vont battant des ailes.

TERRASSE

Dans une urne qui n'a plus d'anse
Tremble un vert tamarin vivant,
Et l'écume des flots s'élance
Jusqu'à ce cher abri, souvent.

Un jeune faune en bronze y danse
Sur une outre pleine de vent,
Et semble jouer en cadence,
Sur sa flûte, un air décevant.

Et d'aucuns font cette imprudence
De se parler d'amour, devant
Ce dieu moqueur de l'inconstance,
Qui siffle leurs mots en rêvant.

PORTRAIT

Elle est encore enfant, mais elle est déjà femme.
Son charme est fait — et c'est un mélange inouï —
De grâce et de pudeur; et l'on reste ébloui,
Mais devant elle on sent qu'un désir est infâme.

Elle est capricieuse et naïve dans l'âme:
Son cœur est un rosier à peine épanoui;
Qu'un beau jour de printemps se lève enfin sur lui,
Il ne faut qu'un matin pour qu'il soit tout en flamme.

Elle cause avec moi sans peur et sans desseins,
Elle n'a pas quinze ans et déjà ses deux seins
Se gonflent doucement et tendent son corsage.

Encore un peu de temps, et peut-être demain,
Vous aurez, belle enfant, à jamais passé l'âge
Où vous me souriez en me tendant la main.

AU BAL

Il me souvient d'une soirée
Où, vous sentant plus admirée,
Vous rougissiez d'orgueil, un peu,
Dans un costume gris et bleu.

Un peu lasse, avec indolence,
Quand vous reveniez de la danse,
Vous me repreniez chaque fois
Votre grand éventail chinois,

Cet éventail fait d'une palme,
Où, la tasse en main, d'un air calme,
Deux mandarins boivent du thé
Sur le bord d'un fleuve argenté.

UN PEU DE MUSIQUE

En écoutant faire de la musique,
Dans le salon tendu de satin bleu,
Moi je me sens devenir peu à peu
Mélancolique;

Mélancolique et rieur à la fois,
Et si joyeux, que j'ose à peine y croire,
En écoutant sur les touches d'ivoire
Chanter vos doigts;

Et nous jetant ses grandes plaintes vagues,
La mer, qui tremble au loin dans la clarté,
Mêle aux chansons du *cosi fan tutte*
Le bruit des vagues.

Et la musique et la douceur du jour
Ont réveillé mon ancienne pensée
De vie heureuse — à loisir dépensée
En plein amour.

Il me faudrait, en sa robe de soie,
Sous le soleil des clairs étés sans fins,
La noble dame aux yeux fiers, aux doigts fins,
Fleur de la joie,

Celle qu'a peinte un jour le Titien,
Sur sa terrasse, en pompeux équipage,
Se laissant dire un sonnet par un page
Musicien.

LA FUITE DES HEURES

Je sais un petit pré sur la haute falaise
Où le thym parfumé croît dans le vert gazon;
La mer et les rochers ferment tout l'horizon,
Et pour prendre son vol l'âme s'y sent à l'aise.

Je vous y conduisis par un jour de ciel bleu:
Sous votre grand chapeau de paille d'Italie
Vos cheveux dénoués vous faisaient bien jolie;
La mer calme semblait le sourire d'un Dieu.

Vos pieds chaussés de noir posaient au bord des mousses;
Votre âme apparaissait sur le bord de vos yeux;
Et moi, les regardant, je sentais, soucieux,
Lentement, à jamais, passer ces heures douces.

LES ROSES FANÉES

Dans notre premier mois, et par ces belles nuits
Qui suivent les soirs de septembre,
Je vous quittais très tard, et, le cœur plein d'ennuis,
Je m'acheminais vers ma chambre.

Les maisons du village où nous passions l'été
Vers neuf heures du soir sont closes;
La route était déserte et tournait à côté
D'un grand jardin planté de roses.

Et là, seul, sans souci d'un regard importun,
Accoudé sur le mur de pierre,
Je restais à rêver de vous dans ce parfum
Quelquefois plus d'une heure entière.

Et les roses tremblaient et semblaient se pâmer
Aux caresses du clair de lune.
Je pensais à vos yeux en écoutant la mer
Sangloter derrière la dune.

Ces parfums sont éteints pour longtemps, et l'hiver
Vient sur nous à grandes journées,
Les rosiers ont gardé quelque feuillage vert,
Mais toutes leurs fleurs sont fanées.

LA CHAPELLE

La chapelle est tapie au creux d'un grand rocher.
La croix de fer doré brille en haut du clocher,
Le porche en bois est plein de sculptures antiques,
Où des saints douloureux et des anges mystiques
Charment les cœurs dévots depuis quatre cents ans.

Les dimanches, c'était un flot de paysans
Qui tous portaient la veste ancienne en bure bleue.
Ils avaient pour venir marché plus d'une lieue;
La poussière couvrait leurs guêtres de cuir brun;
Le noir chapeau de feutre en arrière, un par un
Ils sortaient. Puis venait, en bonnet de dentelle,
La femme qui conduit ses enfants devant elle,
Le chapelet aux doigts, d'un air calme et pieux,
— Et les cloches chantaient doucement vers les cieux. —

Et moi, je m'étais fait une habitude exquise
De vous attendre au seuil de la petite église
Où votre âme peut-être avait prié pour moi.
Vous vous faisiez attendre, et c'était un émoi
Délicieux de voir dans la chapelle sombre
Votre visage aimé se détacher de l'ombre
Lentement. La foi pure illuminait vos yeux
De je ne sais quel feu chaste et mystérieux :
Mais vous n'aviez pour moi ni reproches ni plaintes,
Et vous me pardonniez, comme auraient fait les saintes,
De ne jamais plier les genoux devant Dieu.

Or, ces dimanches-là, quand le ciel était bleu,
Ensemble nous allions à travers le village,
Nous suivions les rochers ensemble, puis la plage,
Vos cheveux déroulés tremblaient au vent de mer,
L'Océan nous lançait son large souffle amer,
Et nous marchions ainsi jusque sur la jetée.
— Je n'ai pas oublié cette mer enchantée,
Le ciel clair, les flots bleus balancés mollement,
Les voiles des bateaux dans un lointain charmant,
Les grands oiseaux lancés sur nous à pleines ailes,
Ni les cris des pêcheurs ni les voix éternelles
Qui de la mer montaient comme un hymne au ciel pur.
Vous sembliez sourire et marcher dans l'azur,
Gaie et fraîche, et pourtant plus pâle encor que rose ;
Et moi, vos moindres mots m'attendrissaient sans cause,

Mais si profondément, que j'aurais devant vous,
Comme un prêtre à l'autel, plié les deux genoux,
Et que je demeurais muet, l'âme ravie,
Tout éperdu devant la beauté de la vie.

DÉLICATESSES

I

Quand la véranda du chalet
S'emplissait de soleil, mi-close,
Vers une heure, son rideau rose
Aux brises de la mer tremblait.

Les vertes plantes exotiques
Exhalaient des parfums troublants,
Et vous, assise en voiles blancs,
Vous jouiez de douces musiques.

II

Souvent vous portez de petits souliers
Qui coquettement découvrent vos pieds
En leur petitesse;
Sur leurs hauts talons vous m'apparaissez
Comme un fin pastel des siècles passés,
Marquise ou comtesse...

III

Sous les soleils couchants des tranquilles soirées,
La mer d'été, roulant ses vagues azurées,
Semble attendrir encor ses voix,
Et comme au mois de juin sortent les fleurs de serre,
Dont la splendeur, éclose à l'abri sûr du verre,
Fait oublier les fleurs des bois,
Sur la plage élégante, ainsi les jeunes femmes,
Regardant à leurs pieds le vent pousser les lames,
S'épanouissent à la fois.

IV

Quand au Casino vous dansiez le soir,
La voluptueuse ou folle musique
Me faisait du mal, et, mélancolique,
Loin, bien loin de vous, il fallait m'asseoir.

Là, parmi les bruits, les jeux, la fumée,
La mer me jetait son cri désolé,
Et je me sentais si fort isolé,
Que je ne vous ai jamais mieux aimée.

REMORDS DANS L'AVENIR

Tu ne m'aimeras pas, bien que la destinée
Ait ému nos deux cœurs en un seul battement,
Que tu saches ma vie aux deuils abandonnée,
Et que je t'aie un jour chérie uniquement.

Je n'aurai pas la gloire, et mon adolescence
S'était épanouie en beaux et chastes vers.
Nul n'adora peut-être avec plus d'espérance
L'âme de notre obscur et mystique univers.

Je ne vivrai pas pur et je hais la matière,
Étant de toute chair aussitôt dégoûté,
Réjoui seulement par la pure lumière
De l'éternel amour, vierge et sans volupté.

II

La mer cache en ses flots bien des barques coulées,
Que de gais matelots lancèrent au matin,
Et dans les profondeurs de ses nuits étoilées
Le ciel noir cache aussi plus d'un soleil éteint.

Mais les grands cœurs humains, plus troublés que les ondes,
Ces cœurs aujourd'hui froids, et jadis embrasés,
Qui donc pourra compter sous leurs douleurs profondes
Tous les amours éteints et les espoirs brisés?

Lorsqu'aux matins d'été pâlissent les étoiles,
Que la mer au soleil roule ses flots si beaux,
Qui se souvient, devant l'horizon blanc de voiles,
Que le ciel et la mer sont deux vastes tombeaux?

Mais les cœurs, plus émus que les mers les plus fortes,
Ces cœurs plus étoilés et plus noirs que les nuits,
Qui donc rendra la flamme à leurs étoiles mortes,
Qui donc rendra la vie à leurs espoirs détruits?

III

Mon amie est trop jeune et ne sait pas ces choses,
Quand elle met sa main dans ma main, chaque soir.
Je lui porte un bouquet, roses blanches ou roses,
Sous son souffle je viens lui parler et m'asseoir.

Nous regardons la mer tendre vers les étoiles
La coupe de ses flots écumeux et grondeurs,
Mon amie est songeuse et prend pitié des voiles
Dont la lanterne tremble aux noires profondeurs.

Mon amie est savante, et parfois elle nomme
Par son nom chaque étoile en marche dans la nuit:
Elle sait tout des cieux et ne sait rien de l'homme,
Elle ne connait pas le doute ni l'ennui.

IV

Oh! reste ainsi toujours sans comprendre les âmes,
Les yeux ouverts sans pleurs sur l'immense horizon;
Que les astres divins éclairent de leurs flammes,
Sans les brûler jamais, ton cœur et ta raison!

Prends en pitié le mal qu'on apaise ou qu'on aide,
Les pauvres corps qu'on touche et qu'on peut secourir,
Et ne connais jamais la peine sans remède
Du cœur humain blessé qui ne veut pas guérir.

LA PETITE COULEUVRE BLEUE

A Léon Valade.

I

La petite couleuvre bleue
Du désir me sifflait tout bas:
« O poète, encore une lieue,
Marche vite et ne tremble pas.

— O petite couleuvre bleue,
Que tes sifflements m'ont fait mal.
J'ai cheminé plus d'une lieue
Sans rencontrer mon Idéal.

Mon Idéal est une vierge
Qui jamais ne me sourira.
— Va, frappe à la prochaine auberge,
Qui sait quelle main l'ouvrira ? »

II

Une vieille, avec politesse,
Ouvre la porte doucement :
« Avez-vous vu, dame l'hôtesse,
Une enfant au rire charmant ?

Elle porte, la jeune vierge,
Des perles noires au collier.
— Elle a dîné là, dans l'auberge,
Avec un jeune cavalier.

— Merci, madame.
— Voici l'heure
Où l'ombre tombe, entrez chez nous.
— Merci, l'hôtesse, que je meure,
Si je dors une heure chez vous ! »

III

« Petite couleuvre menteuse,
Pourquoi m'as-tu charmé le cœur?
Oh! dis-moi, n'es-tu pas honteuse
De me siffler ton air moqueur?

Voici que seul et sans lumière
Je reconnais le vieux chemin
Qui conduisait au cimetière.
— Marche encore et crois à demain.

Peut-être que parmi ces marbres
Erre ton amie.
— On entend
Gémir le vent parmi les arbres.
— C'est son soupir, elle t'attend. »

IV

« O petite couleuvre fausse,
Je suis las, et la nuit pâlit,
Voici l'aube.
— Entre dans la fosse,
Pour sommeiller, c'est un bon lit;

Tu rêveras de cette amie
Que tu poursuivis si longtemps.
— La terre à mon âme endormie
Est bien lourde, que faire ?
— Attends. »

TEARS, IDLE TEARS

Quand tes yeux s'ouvriront sur un beau paysage,
Si le ravissement te fait verser des pleurs,
Ne retiens pas ces pleurs, mon enfant, sois plus sage,
Et ne te raille pas de ces vaines douleurs.

Ces larmes sans objet, ces angoisses divines
Qui nous prennent devant l'océan et les cieux,
Cette extase sans nom qui court dans nos poitrines
Comme un frémissement triste et délicieux,

Tout cela vient du cœur, ô mon enfant chérie,
De notre cœur toujours blessé, toujours aimant,
Faible cœur qui répugne au travail de la vie,
Et que toute beauté trouble trop fortement.

Sous le masque glacé que nous a mis le monde,
L'être inquiet, malade et plaintif, vit toujours,
Et c'est assez du choc d'une beauté profonde
Pour qu'il palpite et vibre ainsi qu'aux premiers jours.

Les mots qu'il a sentis et qu'il n'a pas su dire,
L'âme qu'il avait là, mais que nul n'a su voir,
Voilà ce qui le fait sangloter et sourire,
— Sans raison, — de désir, d'effroi, de désespoir.

Quand tes yeux s'ouvriront sur un beau paysage,
Dis-toi que nous avons ensemble contemplé
Plus d'un pays charmant, délicat ou sauvage;
Et que mon souvenir à tes pleurs soit mêlé!

APRÈS UNE LECTURE

DE SULLY PRUDHOMME

Vous n'aviez jamais lu de poète moderne,
Et par un jour d'automne et sous un ciel pâli,
Sous un grand ciel pâli, silencieux et terne,
Ensemble nous avons lu des vers de Sully,

Du délicat Sully qui fit les *Solitudes*,
Car ce poète pur convient au cœur aimant,
Au doux cœur féminin qui hait les choses rudes,
Et veut qu'on l'attendrisse à peine, et doucement.

Le soir, rappelez-vous cette belle soirée,
Et ce ciel du couchant, clair, rose et singulier.
Nous marchions, écoutant s'en aller la marée,
Vous disiez de ces mots qu'on ne peut oublier.

Vous disiez : « D'où vous vient cette amertume immense,
Cet incurable ennui qui vous jette à genoux,
Et pourquoi ce dégoût de vivre, qui commence
A prendre les meilleurs et les plus purs de vous ? »

Moi, je vous répondis : « Nous voulons trop du monde,
Et ce monde épuisé ne peut donner assez
Pour remplir jusqu'au bord notre âme trop profonde,
Car nous portons en nous tous les siècles passés.

« Tous les rêves anciens qu'ont caressés les hommes,
Tous les pleurs amassés depuis quatre mille ans
Nous ont faits les rêveurs malades que nous sommes,
Et nous sommes très vieux et nos bras sont tremblants. »

Vous m'avez regardé sans presque me comprendre,
Et, triste, je sentais que je parlais bien mal.
Jamais pourtant, jamais je n'eus l'âme plus tendre :
A mes lèvres montait tout mon cher Idéal.

Comme vous aviez froid, nous revenions plus vite ;
La lune découpait au ciel clair son croissant ;
Le village était noir comme un pays qu'on quitte ;
Quelques corbeaux passaient au ciel en croassant.

C'était un soir parmi nos dernières soirées,
Et quand vous m'avez dit sur le seuil : « à demain. »
Vos mains sont dans mes mains plus longtemps demeurées.
— O Sully, sois béni pour ton beau livre humain ! —

PENSÉES D'AUTOMNE

I

Ce monde meilleur et tout autre,
Le Paradis, je n'en veux pas.
Tout mon souvenir tient au nôtre,
Toute ma vie est ici-bas.

La belle enfant que j'ai choisie,
Ses cheveux, sa bouche et ses yeux,
Sa jeunesse et sa poésie,
Je ne les aurai pas aux cieux.

Si la chair n'est pas immortelle,
Si les formes doivent périr,
Je ne reconnaîtrai plus celle
Qui m'a fait aimer et souffrir.

II

Par les sentiers boueux d'Automne,
Je marche, les cheveux au vent.
Plus d'un passant muet s'étonne
Et me considère en rêvant.

Au milieu des feuilles jaunies
Les lueurs des soleils couchants
Ont des tristesses infinies
Dans le grand silence des champs.

III

L'Automne! L'Automne! — Les haies
Et les arbres sont défeuillés,
A peine quelques rouges baies
Tremblent aux buissons dépouillés.

L'Automne! L'Automne! — Les routes
Sont désertes sous l'air glacé,
Et les feuilles s'amassent toutes
Dans les profondeurs du fossé.

L'Automne! L'Automne! — La vie
Flétrit chaque jour sous nos yeux
Toute la beauté qui convie
Le cœur à la fête des cieux.

Ce pauvre cœur en vain réclame
L'éternité pour ses amours.
— Nous n'avons pas même assez d'âme
Pour aimer et souffrir toujours.

LE DERNIER BONHEUR

Dans les brumes du soir vaporeux et féerique
Chantaient un air de flûte et quelques violons :
Malgré les grandes fleurs qui paraient les salons,
Ce dernier bal d'automne était mélancolique.

Pourquoi sentîmes-nous les larmes nous venir,
Lorsqu'à travers ce bal nous passâmes ensemble?
Nous étions venus là bien des fois, — mais il semble
Que tout soit plus charmant lorsque tout va finir.

Je ne sais quels remords se mêlaient aux tendresses
Des mots que nous disions par ce dernier beau soir,
Car nous allions quitter, pour ne les plus revoir,
Ces beaux lieux, si remplis de nos belles jeunesses.

La nature, elle aussi, nous trompe et peut changer:
C'est assez d'un chalet nouveau sur une plage
Ou d'un arbre coupé dans un cher paysage,
Pour qu'à nos souvenirs tout devienne étranger.

Nous nous perdions ainsi dans nos heures passées,
Et la fuite du monde effrayait notre cœur;
La flûte attendrissait encore la langueur
Qui nous venait du fond de nos tristes pensées.

Oh! ce soir, le dernier, le plus long, le plus doux,
Ce soir où mes pensers auraient vécu des vôtres
Pourquoi le perdions-nous à regretter les autres,
Les anciens, — à jamais envolés loin de nous? —

A MI-VOIX

Je me souviens qu'un soir où vous aviez pleuré,
Moi, je suis près de vous plus longtemps demeuré.
C'était sur la terrasse, à l'heure des étoiles.
Confiante et pourtant sans soulever les voiles
Qui dérobent aux yeux votre cœur noble et fier,
Vous me parliez tout bas en regardant la mer.
La lune se noyait, tremblante, sur les vagues,
D'où s'élevaient des bruits si lointains et si vagues
Qu'on eût dit une plainte échappée à moitié.
Vous me parliez tout bas avec tant d'amitié,
Que, dussé-je vieillir bien vieux dans ce vieux monde,
Je n'oublirai jamais l'impression profonde
Que m'a faite l'accord mystérieux et doux
De votre voix avec ce ciel pur comme vous.

———

PRÆTERITA

Novembre approche, — et c'est le mois charmant
Où devinant ton âme à ton sourire
Je me suis pris à t'aimer vaguement,
Sans rien dire.

Novembre approche, — ah! nous étions enfants,
Mais notre amour fut beau comme un poème.
— Comme l'on fait des rêves triomphants
Lorsqu'on aime! —

Novembre approche, — assis au coin du feu,
Malade et seul, j'ai songé tout à l'heure
A cet hiver où je croyais en Dieu,
Et je pleure.

Novembre approche, — et c'est le mois béni
Où tous les morts ont des fleurs sur leur pierre,
Et moi je porte à mon rêve fini
Sa prière.

AUTRE SOUVENIR

Je me souviens de nos dimanches d'autrefois,
Quand nous allions tous deux seuls au fond des grands bois,
Que j'avais dix-sept ans, et toi, quinze peut-être,
Et que nous nous aimions, sans presque nous connaître.
Le ciel n'était point bleu, l'arbre n'était point vert,
Et notre amour était une fleur de l'hiver.
Mais quand nos pas sonnaient dans les longues allées,
Nos âmes se sentaient doucement isolées,
Et plus proches encor dans cet hiver glacé.

Toutes ces choses-là sont loin dans le passé.

CONTE D'HIVER

Les toits et les clochers sont perdus dans la brume,
La fumée à flocons monte à travers l'air gris,
Et dans ces jours d'hiver, je vais sans amertume
En songeant à vos yeux sous le ciel de Paris.

Je sens que je suis seul dans les bruits de la rue:
Rien ne me distrait plus des chers bonheurs passés;
Votre divine image à mes yeux apparue
Fait couler tous les pleurs en silence amassés.

Et voici que ma joue en est tout inondée,
Mais cette angoisse est douce et ce chagrin charmant,
Je me sens revenir vers une ancienne idée
Qui sur toute douleur verse un apaisement.

C'est vrai, vous ne m'avez jamais dit un mot tendre,
Vos yeux sont restés clairs en regardant mes yeux,
Mais votre esprit clément et qui sait tout comprendre
N'a-t-il pas eu pitié de mon cœur soucieux?

Peut-être vous m'aimez sans vouloir me le dire,
Comme dans les romans qui nous parlent d'amour;
Peut-être vous cachez sous votre pur sourire
Des pleurs que j'essuirai des lèvres quelque jour.

Ce sera par un soir d'hiver dans votre chambre,
La chambre rose et blanche où chantent vos oiseaux.
Obscur comme aujourd'hui le grand ciel de décembre
D'un humide brouillard voilera les carreaux.

La neige lentement tournoie et le vent pleure :
Je suis sous votre porte et je demeure en bas.
Ah! si mon rêve est vrai, vienne vite cette heure
Où la neige en tombant ne m'attristera pas!

NOCTURNE

Je vis la mer en rêve; elle était bleue et claire.
De grands bateaux voguaient doucement vers la terre,
Des mouettes volaient doucement vers les cieux,
Les flots calmes étaient presque silencieux,
Et moi seul, j'avançais vers le large, à la nage.
Dans ces flots transparents, sous ce ciel sans nuage,
Mon corps était plus jeune et mon bras plus puissant,
La fraîcheur de l'eau pure apaisait tout mon sang,
Et, rasant par moments les vagues de leurs plumes,
Les oiseaux me jetaient de légères écumes.
Oh! dans ce paysage immense et doux, pourquoi
Ai-je vu tout à coup glisser auprès de moi
Un bateau qui portait ma maîtresse ancienne?

Toi qui, sans me donner ta vie, as pris la mienne,
Pourquoi demeurais-tu debout les bras croisés?
Toi qui ne m'accordais ni rires ni baisers,
Pourquoi, me regardant avec mélancolie,
Secouais-tu ta tête adorable et pâlie?
Vierge qui n'as pas eu de pitié pour mes maux,
Triste, silencieuse, et sans dire les mots
Que j'ai tant implorés de ta bouche trop fière,
Tu te tenais debout, tout en blanc, à l'arrière,
Et six rameurs faisaient s'avancer le bateau.
C'étaient mes plus cruels ennemis, — et sitôt
Qu'ils me virent lutter pour joindre mon aimée,
Un sourire courut sur leur bouche fermée.
Ah! ce sourire! il m'a fait tant de mal au cœur,
C'est lui que j'ai toujours connu, fin et moqueur,
Sur les lèvres qui m'ont dégoûté de la vie!
— Maîtresse, je t'aimais trop fort, je t'ai suivie.

Mes ennemis ramaient avec rage, en riant;
C'était bien lui, c'était le sourire effrayant.
Les mouettes suivaient notre course en silence.
Moi, je nageais, le cœur plein de désespérance;
Et toi, qui t'en allais parmi ceux que je hais,
Tes regards étaient doux comme si tu m'aimais.
— Oh! dis-moi, toi qui veux ma mort et qui me charmes,
Lorsque tu t'éloignais ainsi, pourquoi ces larmes
Qui coulèrent sur moi de tes grands yeux pensifs?

Le rivage était loin, loin les premiers récifs.
Le bateau s'enfuyait plus vite, à tour de rames;
Et, las, abandonnant mon corps trop faible aux lames.
Les bras vers toi tendus, mon désir éternel,
Je m'enfonçai dans l'eau, sans regarder le ciel.

AURORE PARISIENNE

Le soleil qui se lève empourpre tout le ciel,
Le vaste ciel semé de clairs nuages roses.
C'est l'heure où, poursuivant mon rêve habituel,
Je m'en vais, admirant sous la splendeur des choses,
Un Dieu, tout à la fois invisible et réel.

Ce matin, mes pensers sont comme ces nuages;
Car la nuit, quand mon corps dormait son lourd sommeil,
Mon esprit, coutumier de ces légers voyages,
En songe est revenu vers les jours de soleil,
Où je vous adorais dans de beaux paysages.

Et j'ai revu présents ces jours de notre été,
La mer, la grande mer au matin éveillée,
La mer qui déferlait sous un ciel enchanté
Toute blanche d'écume et tout ensoleillée;
— Je vous voyais debout au loin dans la clarté.

Vous vous teniez debout dans ce frais paysage.
Sur l'escalier de bois qui descend du chalet,
Les houles s'écroulaient à vos pieds sur la plage,
Quelques pêcheurs couraient sur le rude galet,
Et les brises de mer frôlaient votre visage.

Comme nous sommes loin de ces jours disparus!
Et pourquoi donc mon cœur sent-il encore en rêve
La douceur d'un amour qui dès longtemps n'est plus,
Quand je devrais sourire en pensant à la grève
Où je lançais aux flots tant de cris superflus?

Non! j'ai bien pu chasser cet amour de ma vie,
Je ne l'ai pas tué tout entier dans ce cœur.
Quand ma volonté cède, au sommeil asservie,
L'ancien désir renaît, toujours jeune et vainqueur,
Et de vos chers baisers j'ai toujours même envie.

Mais vous m'êtes meilleure en songe qu'autrefois.
En songe votre bouche est douce et peu cruelle,
Vous laissez s'appuyer mes lèvres sur vos doigts,
Et vous dites des mots dont la musique est telle
Que je reste éperdu d'entendre votre voix.

C'est de là que me vient cette gaîté sans causes,
Cette facilité de me laisser charmer.
— Mais que demeure-t-il des clairs nuages roses?
Ils pâlissent, le jour s'élève et vient semer
Son triste ennui banal et ses clartés moroses. —

Et que demeure-t-il de ce beau songe clair?
Le beau songe d'amour laisse mon cœur plus vide,
Et je rentre. — Les cris des marchands fendent l'air,
Les lourds nuages gris courent au ciel livide,
Et Paris se réveille avec ses bruits d'enfer.

HEURES DE REGRET

Le vent d'hiver cassait les branches noires
Dans le jardin plaintif et désolé
Où ce soir-là je m'en étais allé
Me souvenir de très vieilles histoires.

Seul, attendri par le ciel douloureux,
Je répétais tout bas, avec tristesse,
Les noms de ceux qu'a chéris ma jeunesse,
Et dont je sais que je suis mort pour eux.

Et je tremblais, et je pleurais, ma vie
S'en revenait tout entière à mon cœur.
Je n'étais plus ni méchant ni moqueur,
Et j'oubliais et la haine et l'envie.

II

Je vous disais au temps où nous allions ensemble
Voir le soleil d'été se coucher sur les flots :
— « Lorsque vous souriez, votre tête ressemble
Aux têtes que Vinci peignait dans ses tableaux.

« Ce grand sorcier laissait aux lèvres de ses femmes
Voltiger ce souris cruel et gracieux,
Long souris qui dévoile et qui cache leurs âmes,
Et raille tristement la douceur de leurs yeux. »

Tel je parlais. Ces temps sont loin, tête chérie, —
— Et comme un enfant cueille et jette de côté
Une branche encor tout embaumée et fleurie,
J'ai désappris l'amour de ma pure Beauté.

III

Hier, en respirant l'odeur des violettes
Qu'une petite fille exposait en plein vent,
Je me suis rappelé vos anciennes toilettes,
— Et ce parfum m'entra dans le cœur trop avant. —

Me pardonnerez-vous, enfant noble et pudique,
Si vous lisez ces vers, d'avoir parlé de vous,
Et mon âme à la fois sensuelle et mystique
N'effraiera-t-elle pas votre cœur pur et doux?

Me pardonnerez-vous lorsque ce cœur plus tendre
Aura senti la vie et se souviendra mieux?
— Ne m'aimerez-vous pas quand vous pourrez comprendre
Pourquoi je n'étais plus ni simple ni pieux?

IV

Dans la voiture qui m'emporte
A travers la pluie et la nuit
Toute une lamentable escorte
De tendres souvenirs me suit.

O ma plus délicate amante,
Abandonnant tes longs cheveux
Au souffle amer de la tourmente,
Parle, et dis-moi ce que tu veux.

Si ma tristesse est infinie
Tu n'en dois rien savoir, va-t'en,
Tu ne peux rien sur l'agonie
Que je désire et qui m'attend.

Je ne suis plus l'ami fantasque
Que, par caprice, un beau matin,
Tu débarrassas de son masque
De sceptique et de libertin.

Toi-même es-tu l'enfant candide
Et l'Ariane au fil sauveur
Qui me servit un jour de guide
Au labyrinthe de mon cœur?

Elles sont longues les années
Qui vont de seize ans à vingt ans,
Et que de belles fleurs fanées
Par un orage de printemps!

Épargnons-nous cette rencontre
Dont l'éclair sinistre et glacé
Perce la nuit des temps et montre
Un mensonge dans le passé.

V

Je t'ai beaucoup aimée et malgré cet ennui
Qui jour par jour consume un peu de ma pauvre âme,
Si je pense en rêvant à de beaux yeux de femme,
Je revois tes chers yeux, tels qu'un jour ils m'ont lui.

Qu'ils étaient purs tes yeux, et si doux, si sincères,
Étoiles qui brillaient dans mon ciel idéal,
Et qui ne m'ont ravi qu'après tant de misères
Leur mystique fanal!

Ah! les yeux, bleus ou noirs, gais ou mélancoliques,
Tantôt calmes, levés aux cieux immaculés;
D'autres fois douloureux et de larmes voilés.
Réfléchissant les cœurs dans leurs miroirs féeriques,
Ah! les beaux yeux, cruels ou doux, oublions-les!

ÉPILOGUE

Lorsque la mort, posant ses doigts blancs sur mon front,
Fera que pour toujours mes yeux se fermeront
A la beauté vivante,
Choisissez-moi, vous tous à qui je serai cher,
Une tombe au soleil, sur le bord de la mer
Infinie et mouvante.

Les jours où prodiguant le rire et les sanglots
Le vent labourera l'azur sombre des flots,
J'écouterai gronder leur masse exaspérée,
Et je me souviendrai des fureurs d'autrefois,
Lorsque dans tout mon cœur retentissait la voix
Des fortes passions qui montaient leur marée.

Et lorsque chanteront les grands flots apaisés,
J'entendrai résonner des anciens baisers
La musique lointaine,
— Pour charmer le sommeil éternel, c'est assez
Des trésors de douleur et de joie, amassés,
Dans une vie humaine.

LA VIE INQUIÈTE

(1874-1875)

« Tu n'as jamais entendu la plus douce des musiques : une louange que tu aies méritée ; ni contemplé le plus doux des spectacles : une belle action que tu aies faite. »

UN ANCIEN.

Loin du monde mauvais qui vit et qui s'agite
Sans qu'un désir sublime exalte cet effort,
Heureux qui se retire et dont le cœur habite
Dans un temple construit pour l'Amour et la Mort ;

Loin, bien loin des maudits qui n'ont pas su comprendre
Que la Mort et l'Amour sont les dieux d'ici-bas,
— Car l'Extase héroïque et le Dévouement tendre
Aux cœurs diminués ne se révèlent pas.

A LA

MÉMOIRE D'ADRIEN JUVIGNY

MORT A VINGT-QUATRE ANS

Aujourd'hui que j'ai fui sous le ciel de Florence
Paris, son peuple fou, ses cris, sa violence,
Attristé malgré moi du langage étranger,
Je pense aux amitiés qui me furent données,
Et, vois-tu, compagnon des plus tristes journées,
Entre tous, c'est à toi qu'il me plaît de songer.

Bien des jours sont passés, et la mémoire humaine
Est faible; — mais mon cœur ressemble à la fontaine
Où quelque enfant joueur jette un caillou, pour voir.
D'abord le sable monte et trouble l'eau courante,
C'est plus tard que la source, à nouveau transparente,
Réfléchira la pierre en son pur réservoir. —

Tel, depuis que le temps en mes pensers moroses
A mis ta forme au rang des immobiles choses,
Je te vois mieux qu'aux jours trop voisins de ta mort;
Et je n'ai qu'à marcher tout seul, quand le soir tombe,
Pour que mon souvenir s'envole vers ta tombe,
Simple tombe où je sais qu'une belle âme dort.

Sur la terre, où fleurit une sombre pensée,
Une croix de bois noir fortement enfoncée
Marque à mes yeux le lit de ton dernier sommeil.
Une date, et ton nom, et pas même ton âge,
Pour qu'au moins la pitié vienne à tous au passage
En songeant à ta vie éteinte en plein soleil.

C'est qu'il est des hasards si douloureux! Peut-être
Un passant relit-il ton nom, lettre par lettre,
Et se demande-t-il en rêvant qui tu fus;

Comme nous autrefois quand, par les cimetières,
Nous nous interrogions en lisant sur les pierres
Les syllabes des noms à jamais inconnus?

Tel tu dors. Tel aussi tu vivais. O misère!
A quinze ans tu perdis et ton père et ta mère,
Pauvre et seul, tu grandis dans l'ombre d'un couvent,
Toi qui savais par cœur tous les vers des poètes,
Et qui, dans les désirs de tes veilles muettes,
Voyais la gloire au fond d'un rêve âpre et fervent.

Créé pour dominer les foules, et pour faire
Se prosterner le monde aux pieds de ta chimère,
Tu n'avais pas de quoi payer un vêtement.
Déjà la maladie à ta trace obstinée,
Te défendait d'aller droit sur ta destinée,
La combattre, la vaincre avec acharnement.

Tu ne pus même pas être aimé d'une femme.
Jeune, tu n'avais pas de jeunesse, et ton âme,
Comme une pauvre fleur sèche au fond d'un étui,
Sans avoir répandu ses parfums, s'est séchée
Jour par jour. Ah! Je vois encore, humble et penchée,
Ta tête qu'écrasait un incurable ennui.

Ce Paris, ton Paris frénétique, et ces rues,
Aux passants enfiévrés, les as-tu parcourues,
Fouetté par des regrets que tu n'as jamais dits!
— Et tu t'exterminais à ces courses fébriles,
Trainant, comme nous tous, sur le pavé des villes,
Un éternel désir des anciens paradis.

Mais les as-tu trouvés? La Mort tant caressée,
T'a-t-elle, en préservant ton cœur et ta pensée,
Permis de te sentir entrer dans le bonheur?
Dis, t'a-t-elle donné ce qui fit ton envie,
L'élégance divine et fière de la Vie?
L'au-delà du tombeau satisfait-il ton cœur?

Tu mourus, quand le coq chantait, presqu'à l'aurore,
A l'heure obscure où l'homme, en s'éveillant encore,
Va remettre sa tête inutile au collier.
Un train passait. Au ciel, une étoile pâlie
Luisait vers la fenêtre, et sa mélancolie
Semblait nous dire: « Amis, laissez-le sommeiller! »

Tu mourus, sans laisser l'œuvre longtemps rêvée,
Et voici que ta vie, à jamais achevée,
Ne se survivra pas dans un livre immortel.

Semblable au Masaccio, tu meurs en plein génie,
Mais sans avoir du fond des heures d'insomnie
Vu tes fresques en feu flamboyer sur l'autel.

Et moi qui te survis et qui fus ton élève,
Si je désire tant la gloire dans mon rêve,
C'est en songeant à toi, mon frère enseveli,
Pour qu'à jamais, parmi les jeunes gens à naître,
L'honneur d'avoir été salué pour mon maître
Suffise à préserver ton nom du grand oubli.

Florence, mai 1874.

MICHEL-ANGE

A F. Brunetière.

Non, malgré ton front triste et ton maigre visage,
Sombre Buonarotti, je ne te plaindrai pas.
Titan de l'Art, jamais tu n'as senti tes bras
Défaillir, ni le cœur te manquer à l'ouvrage.

Fier et robuste ainsi qu'un homme d'un autre âge,
Nuit et jour, tu suffis aux plus rudes combats,
Et quatre-vingt-dix ans n'avaient point mis à bas
Ton corps aussi puissant que ton cœur fut sauvage.

Ceux-là seuls sont à plaindre, à qui, pour vaincre enfin
La matière rebelle à leur esprit divin,
Ta vigueur et ta foi ne furent pas données,

Eux qui, brisés devant leurs rêves les plus beaux,
Sentent, pour quelques nuits au travail obstinées,
La folie et la mort monter à leurs cerveaux.

L'ART

A Vincent d'Indy.

Remué tout entier par le désir sublime
De revêtir mon nom d'un éclat immortel,
Je gravirai sans peur les marches de l'autel
Où je veux m'immoler moi-même pour victime.

En ce siècle où les Dieux sont tous éteints, j'estime
Que l'artiste est un prêtre, et doit, pour rester tel,
Dévouer tout son cœur à l'Art, seul Dieu réel,
Comme un Consul Romain une dépouille opime.

Il faut qu'il ne s'endorme en aucun gîte humain,
Que l'ébauchoir jamais ne tombe de sa main,
Et qu'il fasse son œuvre et n'ait pas d'autre envie.

Meurs, mais agis. — Dis-moi, que perds-tu pour oser?
Toute la question n'est que d'un peu de vie,
Qu'un jour nous a donnée et qu'un jour va briser.

SINCÉRITÉ

A Amédée Pigeon.

Ami, l'art vrai n'est pas, quoique la foule en dise,
Un jouet qu'on reprenne ou qu'on quitte à sa guise,
Il veut, pour accomplir ses travaux glorieux,
De forts lutteurs, toujours pensifs et sérieux,
Qui chérissent le Beau d'une immense tendresse.

Quand un prêtre fervent dit sa première messe,
Il pâlit; sa main tremble en répandant le vin
Dont sa timide voix va faire un sang divin,
Et la sainte liqueur déborde du calice.

Tel, mon ami, je veux que ta face pâlisse,
Et que tout ton corps tremble, et qu'au fond de ton cœur
Tu sentes déborder l'excès de ton bonheur,
Chaque fois que tes yeux s'ouvrent sur un chef-d'œuvre.

L'habileté des mains change l'homme en manœuvre
S'il n'y joint pas le feu dont était transporté
Le grand Vinci devant la suprême Beauté,
Lui, qu'à Milan l'on vit courir en pleine rue,
Comme un fou, les regards ardents, la tête nue,
Pour ajouter au Christ de son Cenacolo
Une ligne laissée en blanc sur le tableau,
Qui venait, du milieu des choses de la vie,
D'apparaitre soudain à son âme ravie.

AMBITION

A George Saint-René-Taillandier.

Les heures de débauche et les heures d'ennui
Passent également sans laisser d'autre trace
Qu'un souvenir lointain qui se perd et s'efface
Comme celui d'un gîte où l'on dort une nuit.

Chaque siècle nouveau ressemble à la marée.
Le tumulte des flots fait peur à quelque enfant,
L'homme sait qu'une loi les enchaîne et défend
Qu'ils poussent plus avant leur masse exaspérée.

Viens, ne nous mêlons pas à ceux qui passeront,
George, occupons nos bras à quelque œuvre qui dure ;
Celui que le désir d'un grand labeur torture,
Celui-là peut mourir, car les œuvres vivront.

Viens lutter pour la gloire auprès de moi, mon frère;
Pareils à ces Germains qui, dans leurs jours perdus,
Pour seul jeu, sautaient nus parmi les glaives nus,
N'ayons d'autre plaisir qu'un dur effort sévère.

Je hais comme la mort les cœurs étiolés,
Qui, sans orgueil, ayant borné leur destinée
Au travail qu'apportait avec soi la journée,
Ont vécu sans génie, et s'en sont consolés.

BYRONISME

A Jean Richepin.

Comme un Titan broyé sous le poids séculaire
D'un mont déraciné par la fureur des Dieux,
Fait du moins, en râlant, trembler toute la terre,
Heureux qui peut, frappé d'un grand coup de tonnerre,
Mourir dans un combat tragique et glorieux.

Quand le noble Byron voit approcher son heure,
Loin des siens, assiégé seul dans Missolonghi,
Crois-tu qu'il se lamente, et qu'il crie, et qu'il pleure?
Non! Il sait que mourir est doux, — pourvu qu'on meure
Parmi l'écroulement d'un monde anéanti.

Oh! le destin sanglant, terrible, mais immense!
Oh! donnez-nous le cœur de Byron et sa mort!
Nous ne récusons rien des âpretés du sort,
Rien des douleurs! — Du moins, ayons en récompense
L'impérissable éclat d'un héroïque effort!

Tout, plutôt que la vie abimée, écrasée
Sous les soucis mesquins et l'obscure langueur.
O gloire! quand verrai-je, ô ma sainte épousée,
Ruisseler de tes yeux la divine rosée
Qui pour l'éternité fleurira tout mon cœur!

AURORE SUR PARIS

A Antony Blondel.

Quand d'un rayon obscur l'aube blanchit à peine
Les pauvres toits penchés que reflète la Seine,
Sur un pont vermoulu des antiques quartiers,
Bien souvent je m'accoude et m'abîme en pitiés
Pour ces durs travailleurs, forçats de la matière,
Qui nous font nos plaisirs de toute leur misère.
Comme ils courent transis sur le quai plein d'éveil
Où l'ombre des grands murs dérobe le soleil!
Derrière eux la cité, qui mêle ses murmures
Aux roulements plaintifs des premières voitures,
Pour prière au ciel bleu pousse un cri de labeur.
J'écoute. — La loi sainte illumine mon cœur,
Et je vois, recueilli, la tête découverte,
L'aurore étinceler sur l'eau profonde et verte.

L'ESPACE

A Jules Tannery.

N'as-tu pas quelquefois rêvé, lorsque la ville
S'endort de son sommeil vaste et silencieux?
N'as-tu pas cheminé près du fleuve tranquille
Où se réfléchissait l'abîme obscur des cieux?

Les astres immortels, fils de l'ombre nocturne,
N'obsèdent pas les yeux des foules sans espoir;
Mais le cœur trop profond d'un poète est une urne
Où s'amassent les pleurs qui tombent du ciel noir.

Est-il vrai qu'au delà des astres innombrables
Nulle voix n'ait jeté des paroles d'amour,
Que l'Olympe éloigné des Dieux inexorables
Ne doive pas s'ouvrir à nos espoirs d'un jour?

Vous qui luirez toujours, étoiles immobiles,
Clartés dont la douceur étonne les enfants,
Nous voyez-vous, nous tous qui souffrons dans les villes?
Entendez-vous les voix qui pleurent dans les champs?

Merveilleux univers sourd à l'homme qui pense,
Ton espace infini m'épouvante, et j'ai peur
De son immensité moins que de son silence,
Gouffre où nous n'entendons battre que notre cœur.

A LÉON CLADEL

APRÈS LES VA-NU-PIEDS.

Donc vous nous avez dit : « Poètes qui pleurez
En menant le convoi des deuils imaginaires,
Détournez vos regards de ces vaines chimères
Vers ceux qu'une douleur sincère a torturés,

« Ceux qui sont morts de faim au milieu d'une rue,
L'ouvrier tout noirci près des fourneaux en feu,
Le mineur enterré loin du firmament bleu,
Le laboureur qui geint en poussant la charrue. »

— Eh bien, non ! — Tous ceux-là ne sont pas malheureux.
Leur pensée éveillée a-t-elle en sa tristesse
Devancé chaque coup qui les frappe et les blesse ?
Ils travaillent pour nous, mais nous sentons pour eux.

Toute l'humanité n'est qu'un seul être immense
Dont nous sommes le cœur, comme ils en sont les bras,
Et nous savons leurs maux, mais ils ne savent pas
Le labeur idéal qui toujours recommence.

Proclamons-le! — Les deuils se mesurent aux cœurs :
Notre raffinement fait seul une souffrance
Plus pitoyable, plus aiguë et plus intense
Que l'effort incessant des plus durs travailleurs.

Osons nous plaindre, à l'heure où le peuple qui monte
Semble nous refuser jusqu'au droit de souffrir.
Nous qui perdons le monde et nous voyons mourir,
Pleurons sur notre chute et n'en ayons pas honte.

Vous, artiste sincère et rude, avouez-nous
Que vous avez soufflé, comme un Dieu, votre flamme
Sur vos forts paysans qui vous doivent leur âme ;
Et s'ils ont un grand cœur, c'est votre cœur à vous !

L'AMITIÉ

A Henry Laurent.

Toutes les passions sont comme un vin trop fort,
Qui consume le sang et dessèche la bouche,
Et qui, dans son ivresse inhumaine et farouche,
Aux excès de la vie aime à mêler la mort.

Telle l'Ambition qui nous brûle et nous mord,
Tel le Jeu forcené, telle la Haine louche,
Tel surtout, tel l'Amour qui nous fait, s'il nous touche,
Pâlir, comme un enfant auquel on jette un Sort.

Mais du mal d'exister pure consolatrice,
Seul plaisir qui jamais ne se tourne en supplice,
La tranquille Amitié ressemble au vin léger,

Mûri sur les coteaux de notre chère France,
Et dont l'ivresse est douce et laisse voltiger
Sur les lèvres des chants de joie et d'espérance.

NAUFRAGE

A Robert de Bonnières.

Ceux que je plains le mieux n'ont pas dans leur histoire
Subi quelque aventure assez triste, assez noire,
Pour qu'à la raconter ils pâlissent d'horreur.
Non, ces obscurs martyrs ont fatigué leur cœur,
A lutter jour par jour contre une destinée
Qui s'est sur eux dans l'ombre et sans cesse acharnée,
Sans qu'un tragique éclair leur ait permis l'orgueil.

Comme un vaisseau, la nuit, donne sur un écueil,
Il coule; — pas un cri ne frappe les étoiles. —
Tels ils sont morts. — Le vent n'a pas lassé leurs voiles;
Et les flots se sont tus, et dans l'espace en feu
Ils n'ont pas entendu sonner le pas d'un Dieu,
Et moi, muet témoin des mornes agonies,
Seul, je sais le destin de ces âmes finies.

OBSESSION

A Albert Mérat.

Les dimanches, la ville, abandonnée et morte,
Où résonne la voix des cloches, doucement,
M'attriste et laisse en moi retentir, douce et forte,
La voix, la chère voix du souvenir qui ment.

Car il ment — comme ment la chanson de la cloche,
Si triste qu'on dirait une âme qui gémit,
Si douce qu'elle semble annoncer ton approche,
Grand jour du Dieu vivant que le Sauveur promit ! —

Espérance et terreur des enfants et des femmes,
C'est en vain qu'en ces temps de repos et de paix,
Le soupir de la cloche importune nos âmes,
Il n'éveillera pas la foi morte à jamais.

Non, pas plus que l'image autrefois caressée
De la candide enfant qui fut tout mon bonheur,
Ne saurait dans la nuit de ma morne pensée
Rallumer le soleil dont s'éclairait mon cœur.

LA MORT D'UN ENFANT

A Coquelin aîné.

Je suis triste. Évoquons ce soir le souvenir
Des tout jeunes enfants que nous vîmes mourir
Du temps que nous étions écoliers au lycée.
Quel cœur humain reçut leur dernière pensée?
C'est que l'infirmerie est un autre hôpital.
Ils y vinrent, le jour qu'ils se sentirent mal.
Au sortir du dortoir, des classes, de l'étude,
Ils n'y trouvèrent pas même la solitude,
Et, pendant qu'ils tremblaient de fièvre dans leurs draps,
Leurs voisins s'amusaient et se parlaient tout bas.

Sans doute ils demandaient leur mère, à l'agonie.
Mais ils sont partis seuls, comme ceux qu'on oublie,
Etonnés de mourir sans un embrassement.
Quelquefois nous suivions le convoi, rarement,
Le proviseur craignant d'effrayer d'autres mères.
Nous n'en jouions pas moins aux heures ordinaires.
Le maitre visitait lui-même leurs casiers:
Au collège on rendait leurs livres, leurs papiers,
Leur montre et leurs habits rentraient dans leurs familles,
Et leurs anciens amis se partageaient leurs billes.

FEMME MALADE

Que faites-vous, couchée et malade, à cette heure
Où le ciel pâle, ainsi qu'une femme qui pleure,
Vous afflige, et vous trouble et vous navre le cœur?
Entendez-vous du fond de votre palais morne
Monter les cris de ceux qui, seuls, près d'une borne,
Se couchent, pour dormir dans l'hiver et l'horreur?

Oh! si triste que soit le mendiant qui tremble
Et qui prie, et que l'on repousse, et qui ressemble
Plus aux bêtes des bois qu'à l'homme, voyez-vous,
Ces souffrances ne sont qu'un rêve près de celles
Qui vous font, du milieu de vos heures mortelles,
Vous plaindre — et de quel ton simple, discret et doux!

DOULEUR PRÉCOCE

Il faut plaindre tous ceux qui n'ont pas eu de mère,
Car leur espoir est triste et leur joie est amère.
Même quand une main d'ami s'ouvre pour eux,
Ils tremblent : on dirait qu'ils ont peur d'être heureux ;
Et leur âme, avant l'âge à l'effort asservie,
N'est pas apprivoisée aux douceurs de la vie.

Tel un oiseau, surpris vivant par l'oiseleur,
Palpite, le cœur gros de crainte et de douleur,
Dans la main d'un enfant qui doucement le presse,
Et le pauvret se meurt d'effroi sous la caresse.

TRÈS VIEUX VERS

A Charles Grandmougin.

Les petites fleurs du fossé,
Renoncules et marguerites,
Ont des sourires du passé
Et de vieux airs de choses dites.

Tous les chemins où j'ai goûté
Mes heures tranquilles et douces,
Où j'ai souffert, où j'ai douté,
Avaient de ces fleurs dans leurs mousses.

Chacune est liée à mon cœur,
La plus fraîche et la plus vulgaire,
Comme le rire d'une sœur,
Comme le regard d'une mère.

Je les cueille par les chemins
Quand viennent les jours de septembre,
Et je les porte à pleines mains
Dans les coins obscurs de ma chambre.

Leur gerbe aux reflets attristés,
Par de muettes harmonies,
Me fait songer aux vieux étés,
A toutes les choses finies.

Marguerites et boutons d'or,
Je me dis qu'après tant d'années
L'homme n'a pas appris encor
A rajeunir les fleurs fanées.

Nous guérissons du souvenir
Sans jamais guérir de la vie,
Et les fleurs qui doivent finir
Toujours tiennent l'âme asservie.

DÉFAILLANCE

A Henri Cazalis.

De l'invincible illusion
Serai-je toujours la pâture,
Et faut-il que la passion
Toujours m'enchante et me torture?

Femmes, les livres que j'ai lus
M'ont conseillé de vous maudire,
Mes yeux ne s'en souviennent plus
S'ils rencontrent un beau sourire.

Parfois on m'a trompé, parfois
J'ai trompé les autres moi-même,
J'ai pourtant des pleurs dans la voix
Quand je dis à genoux que j'aime.

Pourquoi non? je suis faible, ainsi
Qu'un enfant malade et sans mère,
Et je ne puis dans mon souci
Oublier l'ancienne chimère,

La chimère d'être chéri
Dans mes erreurs et dans mes fautes,
Et mon lâche cœur, mal guéri,
Ne veut pas des vertus trop hautes.

A UNE FEMME

Pense à moi, si jamais tes frivoles journées
Laissent se réveiller le remords endormi.
Souviens-toi des baisers de ton lointain ami
Qui seul t'avait montré la main des destinées.

C'est elles qui pesaient sur nos âmes damnées.
Si tu ne m'as aimé, pauvrette, qu'à demi,
Si la route a blessé ton pied mal affermi,
Tes chutes, vois-tu bien, te seront pardonnées.

Pouvais-tu te guérir du malheur éternel,
Et pour avoir un jour entrevu l'air du ciel,
T'échapper de l'enfer où je t'ai rencontrée ?

Oui, tu m'as fait pleurer et crier et souffrir.
O la plus folle amante et la plus adorée,
Pense à ma pitié tendre, à l'heure de mourir.

A LA MÊME

CHANSON D'AUTOMNE

Veux-tu te coucher dans la plaine
A l'ombre des peupliers blancs?
Des parfums vagues et troublants,
Mystérieuse et tendre haleine,
Flottent sur les rosiers tremblants.

Voici venir les jours d'automne;
Sur les forêts où traîne encor
La brise tiède et monotone,
Septembre a posé sa couronne
Et déployé ses voiles d'or.

Nous regarderons la nature
Sourire à nos cœurs apaisés,
Et sous la dernière verdure
Résonnera le long murmure
Du plus aimant de nos baisers.

A LA MÊME

Ne me demande pas pourquoi j'ai vécu triste,
Ne me plains pas. Vois-tu, tout mon orgueil résiste
A la main qui veut prendre et caresser ma main.
Je ne puis t'écouter, car tu n'es pas sincère.
Je sais trop bien, hélas! et c'est là ma misère,
Que l'être humain toujours ignore l'être humain.

Tu n'as jamais rien su des douleurs dont je souffre,
Rien su. Chacun de nous porte en lui-même un gouffre
Où, seul, il ose à peine aventurer les yeux.
C'est là qu'il te faudrait pénétrer et descendre
Pour voir les rêves morts que je pleure, et comprendre
Mes colères d'enfant malade et furieux.

Tu n'as saisi de moi, dans tes heures chrétiennes,
Que de vagues douleurs plus semblables aux tiennes ;
Dans mes douleurs tu n'as senti que ta douleur.
Par un raffinement délicat et suprême,
Les pleurs versés sur moi retombaient sur toi-même,
Et de ces pleurs pas un n'a rafraîchi mon cœur.

.... Oh ! non, j'ai tort. Plains-moi, reste à jamais clémente.
Lorsque je parle ainsi, douce et trop faible amante,
Crois-en plutôt ton cœur qui bat. Il n'est pas, lui,
La dupe du désir de n'être jamais dupe.
Je veux pleurer, le front dans les plis de ta jupe,
Et redevenir simple et bon, pour aujourd'hui.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

REMORDS DANS L'INNOCENCE

A Auguste Gérard.

J'ÉTAIS étendu sur mon lit
Où je sanglotais en silence,
Quand l'enfant qui m'aime, me dit :
« Ta vaine angoisse recommence :

« Je te baiserai sur le front,
Je te baiserai sur les lèvres,
Et tes lèvres me souriront,
Et tu guériras de tes fièvres. »

— « Simple amie au parler clément,
Je ne pleure pas sur moi-même,
Non ! mais je songe amèrement
A des amis lointains que j'aime.

« J'ai bien des frères inconnus
Sur cette terre où tous pâtissent,
Les sanglots de leur cœur venus
Au fond de mon cœur retentissent.

« Je songe aux hommes qui sont pleins
D'une lassitude infinie,
Et qu'aucun être humain n'a plaints
Dans leur plus sanglante agonie.

« Lorsqu'on a pour se rassurer
Une étreinte amicale et pure,
Il est presque doux de pleurer.
N'être pas plaint! c'est la torture.

« Qu'ils sont chers et délicieux,
Les chagrins que ta bouche apaise
Sous ses baisers silencieux!...
Songe aux lèvres que nul ne baise.

« Songe aux condamnés qui n'ont rien
Sur le bord du sinistre abime,
Qu'un malheureux prêtre chrétien
Qui leur parle encor de leur crime.

« Ah! le souvenir de ces morts
Dont le désespoir fit sa proie,
Est comme un ténébreux remords
Qui m'empoisonne dans ma joie. »

PARDON

Pour toi j'ai des pardons aux douceurs infinies,
Mais je hais cette ville où deux ans tu flétris
Ton corps de jeune femme en folles insomnies,
En coupables baisers vendus. Je hais Paris.

Un soir que le ciel pur resplendira d'étoiles
Et que juin parfumé fleurira les chemins,
Comme un marin joyeux aux brises tend ses voiles,
Nous fuirons par les bois où je prendrai tes mains.

Par les bois, où notre âme en son rêve isolée,
Sous la lune, oubliera son éternel ennui,
Et, choisissant l'abri de la plus sombre allée,
Nous nous embrasserons sans parler, dans la nuit.

LES BOUQUETS DES PAUVRES

A Paul d'Estournelles.

Les petites filles des rues
Qui vivent en vendant des fleurs,
Me sont bien souvent apparues
Comme un symbole de douleurs.

Dans leur pauvreté poétique,
Ces messagères du printemps
Drapent d'un haillon fantastique
Leurs maigres membres grelottants.

Et leurs petites mains frileuses
Composent pourtant les bouquets
Dont se parent nos amoureuses
Pour les bals légers et coquets.

*
* *

Petites filles inquiètes
Qui mourez de faim et de froid
En vendant des fleurs pour nos fêtes,
N'êtes-vous pas mes sœurs, à moi?

Pendant que j'écris pour ma dame
De fins sonnets capricieux,
Un autre possède son âme
Et baise, en riant, ses beaux yeux.

Mais elle, dure autant que belle,
Lit mes sonnets et prend vos fleurs,
Sans plus soupçonner que pour elle
Nous avons tant versé de pleurs,

Et que, durant les nuits sans lune,
Nous avons le désir, souvent,
D'aller noyer notre infortune
Dans le fleuve immense et mouvant.

*
* *

Ce qui n'empêche pas, pauvrettes,
Qu'on nous verra demain matin,
En dépit des douleurs secrètes,
Reprendre l'ouvrage incertain,

Et pour la foule ingrate et vile,
Et pour la dame aux yeux pervers
Composer d'une main habile
Vous vos bouquets, et moi mes vers.

SOIR D'ÉTÉ

Dans le ciel du couchant, délicat, tendre et clair,
Une étoile faisait trembler sa douce flamme,
Et tes yeux souriants et calmes avaient l'air
De laisser transparaître et luire ta chère âme.

Dans ton petit jardin nous marchions pas à pas,
Et moi je savourais l'émotion profonde
De sentir sur mon bras s'abandonner ton bras.
Oh! dis! — nous croyais-tu, comme moi, seuls au monde?

Nous nous sommes assis sous un arbre tranquille,
Et, là, je t'embrassais en silence et longtemps,
Tandis que j'écoutais frémir la grande ville
Autour du frais enclos qu'embaumait le printemps.

Je ne sais quel chagrin t'avait un peu pâlie;
Et, me voyant ainsi triste et silencieux,
Tu te laissas gagner à ma mélancolie,
Et comme pour dormir tu fermas tes deux yeux.

Tu pourras m'oublier, et je pourrai vers d'autres
Porter un cœur changeant qui t'appartint un jour;
Mais ce pur souvenir des soirs qui furent nôtres
Survivra dans nos cœurs à l'inconstant amour.

Plus que les baisers fous, plus que les nuits d'ivresse,
Plus que les mots brûlants balbutiés tout bas,
C'est la pure, l'intime et suave caresse
Qu'avec plus de regrets tu te rappelleras,

Comme je te verrai toujours dans ma pensée
Pencher sur mon épaule avec tant de douceur
Ta tête confiante, amicale et lassée,
Ce soir où je t'aimais comme on aime une sœur.

LE SOMMEIL SINCÈRE

I

Sur le grand lit drapé de rideaux de dentelle
Qu'une pâle veilleuse éclairait à demi,
Je m'assis en silence, et, m'accoudant près d'elle,
Longtemps je contemplai son visage endormi.

Est-il des cœurs si faux que leur sommeil nous mente?
— Qui croire alors? — Penché sur elle et sans parler,
Je regardais dormir cette tête charmante
Qu'un rêve malfaisant semblait parfois troubler.

Elle, l'enfant moqueuse et la gaîté des fêtes,
Qui vivait comme on chante, un éclair dans les yeux,
Quel flot mal contenu de douleurs inquiètes
Du fond de son sommeil battait son front joyeux?

Elle, la folle aimée, et dont la seule envie
Était de s'enivrer de rire et de plaisir,
Et de boire le vin pétillant de sa vie,
Quel frisson singulier venait de la saisir?

Endormie, elle était toute semblable aux vierges
Que les peintres pieux prosternaient autrefois
Au milieu des encens, des anges et des cierges,
Aux pieds d'un Christ sanglant et cloué sur sa croix.

Et la pâle veilleuse éclairait cette femme;
La ville se taisait autour de son repos,
Et son souffle inégal était comme son âme,
Fébrile, interrompu par de fréquents sanglots.

II

Longtemps, à chaque éclat de sa gaîté menteuse,
Quand elle jettera ses deux bras à mon cou,
Tour à tour familière et tour à tour boudeuse,
Je penserai qu'elle a le cœur je ne sais où.

Je ne sais où — parmi le pays de ses songes!
Là seulement fleurit son étrange Idéal,
Là tout en elle est triste et libre des mensonges
Dont elle s'est masquée en entrant dans le mal.

III

Ce pays nostalgique où souffre ta vraie âme,
En serai-je à jamais, ô chère, expatrié?
J'ai des trésors d'amour pour tes douleurs de femme,
Et pour tes repentirs des trésors de pitié.

Parle-moi comme on parle à son heure suprême,
Lorsqu'on juge sa vie en se sentant mourir.
Ne ris pas, ne mens pas. — Je suis le seul qui t'aime
Au point de ne jamais te voir sans m'attendrir.

Laisse mes doigts brûlants rouler tes boucles blondes,
Mes lèvres s'appuyer sur tes yeux palpitants,
Et dis-moi le secret de ces peines profondes
Qui te faisaient souffrir par ce soir de printemps,

Quand sur le lit drapé de rideaux de dentelle
Tes rêves torturaient ton visage endormi,
Tandis que j'adorais ta tête ardente et belle
Que la pâle veilleuse éclairait à demi.

L'ADIEU

Lorsque je la revis après tant de semaines,
Tremblante, abandonnant ses deux mains dans les miennes,
Elle me dit : « Regardez-moi. »
Oh ! comme elle était pâle et mortellement belle !
Et son cœur tressaillit quand je m'approchai d'elle
Avec tendresse, avec effroi.

Je regardai longtemps son col mince, ses lèvres,
Et ses sombres yeux bleus agrandis par les fièvres,
Ses beaux yeux bleus, battus et las.
Un lent sourire errait sur sa bouche pâlie,
Elle me répétait avec mélancolie :
« Comme j'ai changé, n'est-ce pas ? »

Et devant son sourire et sa joue amaigrie
Je ne me souvins plus que sa coquetterie
M'avait tiré des pleurs de sang,
Ni des jours furieux, ni des nuits insensées,
Lorsque loin d'elle, au vent des tragiques pensées,
Je criais, seul et frémissant.

Tout était oublié, puisqu'elle était si triste
Et si malade! Hélas! quel être humain résiste
Au charme amer de la pitié?
Je la pris dans mes bras et couvris en silence
Sa tête de baisers fous, dont la violence
Me faisait vibrer tout entier.

A cette heure où déjà la mort voisine et prête
Ouvrait l'enfant futile à la crainte secrète
Du divin abime inconnu,
Sentant la vanité des anciens jours frivoles,
Et combien je l'aimais, elle dit ces paroles,
A demi-voix : « Si j'avais su! »

Si j'avais su — le mot dernier de toute vie!
Ce mot si vrai sorti de ton âme meurtrie,
Dans la joie et dans la langueur
Toujours revient aux yeux obscurs de ma mémoire,
Évoquer ton visage et la commune histoire
Dont j'ai trop mal guéri mon cœur.

ANALYSE

A Gaston Crèhange.

Comme Faust, exalté par le ciel et les bois,
Retombe malgré lui sur la terre, à la voix
Du compagnon maudit qui raille et qui blasphème,
Aux heures de jeunesse où je rêve que j'aime,
Je sens passer en moi le sifflement moqueur
Du Méphistophélès que chacun porte au cœur.

Ce Satan, qui jamais n'a cherché que la cause,
Me prend mes passions, les tue, et puis m'expose,
Ainsi qu'un médecin fait un mort d'hôpital,
Les membres déchirés de leur corps idéal,
Et cependant j'éprouve à le regarder faire
Plus d'attrait curieux que je n'ai de colère.

Ma pauvre âme ressemble aux étranges tableaux
Des maitres anciens, où l'on voit des bourreaux
Écorcher lentement, et d'une main dévote,
Quelque hérétique impur qui se tord et sanglote,
Au milieu d'un public de bourgeois sérieux
Qui, pour juger l'artiste, ouvrent tout grands les yeux.

LA PENSÉE

Vous vous dites heureux parce que vous avez
La nuit, entre vos bras, un corps de jeune femme,
Mais étreindre un beau corps sans posséder son âme,
Sont-ce là les amours que nous avons rêvés?

Vous vous dites puissants parce que vous buvez
Un vin qui fait courir dans vos veines sa flamme.
Pauvres fous, je vous plains autant que je vous blâme,
Que vous restera-t-il des jours que vous vivez?

Celui-là seul connaît l'émotion profonde
Qui, grave, ayant cloîtré son cœur aux bruits du monde
Comme un bon moine, vit pour jeûner et prier.

Seul le labeur est vrai, la joie est insensée.
Malheur au lâche à qui sa chair fait oublier
La seule vie humaine et sainte : la Pensée!

ATAVISME

A José-Maria de Heredia.

Je suis faible et chétif, mais c'est avec envie
Qu'en mes jours déprimés je pense à cette vie
Que les rois de la mer menaient sur les grands flots.
L'Océan remplissait leur cœur de ses sanglots,
Et, n'ayant rien aimé que leur barque et leur glaive,
S'ils dormaient, leur esprit partait dans un beau rêve
Pour le pays d'Odin et vers le sombre ciel
Où les héros saignants boivent de l'hydromel
Dans les crânes de ceux qu'ils ont tués la veille.
Voici qu'après mille ans leur âme en moi s'éveille ;
Du fond de ce Paris sans force et sans fierté,
Je sens frémir encor dans mon cœur indompté
Le sang tumultueux des pères des vieux âges,
Leurs désirs vagabonds et leurs haines sauvages,
L'horreur de toute loi subie, et par moments,
L'amour de la bataille et des égorgements.

NOSTALGIE

A Gustave Vinot.

Le bruit monte. Paris bourdonne, âpre et fiévreux.
Comme je porte envie aux marchands! Car pour eux
Cette clameur terrible est un chant de fortune,
Et moi, seul, le cœur pris d'un regret immortel,
Je songe aux cris profonds que pousse vers le ciel
L'Océan monstrueux qu'ensorcelle la lune.

Oh! qui m'emportera vers les sombres rochers!
Qui me rendra les flots et les bateaux penchés
Que le vent courbe, alors que les cordes des voiles
Pendent dans l'eau! — Le vent hurle, le bateau fuit,
Et c'est l'heure céleste où s'ouvrent dans la nuit
Les yeux sublimes des étoiles.

FANTAISIE DU NORD

A Élémir Bourges.

Les nuages vont vite, vite,
Au fond du ciel couleur de fer,
Et ces faux amis m'ont tout l'air
De fuir la ville que j'habite.

Où s'envolent-ils? Ce n'est pas
Vers la merveilleuse contrée
Où ma pensée est demeurée,
En Orient, là-bas, là-bas.

En Orient les cieux sont calmes,
Les senteurs des fleurs d'oranger
Flottent dans le vent, si léger
Qu'il agite à peine les palmes.

Et sous ce ciel trop doux à voir,
Je ne sais pas de place prête
Pour un pâle et triste poète
Ni pour un froid nuage noir.

Enfuyons-nous par les espaces,
Chevauchons les vents furieux
Et partons pour les sombres cieux
Qui luisent sur la mer des glaces.

Grandioses et désolés
Les caps sont noyés de ténèbres,
Les flots chantent des mots funèbres :
Écoutons-les, écoutons-les!

Les grands ours blancs, au poil sauvage,
Errent affamés sur le bord
De ces muets déserts du Nord
Pour en défendre le passage.

Mais au printemps la neige en pleurs
Ruisselle des collines vertes,
Comme des blessures ouvertes
Ruisselle le sang des douleurs.

Je vois, frappé d'un sortilège,
Au clair de lune voltiger
L'essaim féerique et mensonger
Des elfes sur les perce-neige.

Et je suis amoureux des yeux
D'une Norvégienne innocente
Qui veut que mon désir consente
A ne plus fuir vers d'autres cieux.

C'est peu de dire qu'elle est blonde
Comme un soleil du mois de mai ;
Comme un beau lac, vaste et calmé,
Son âme est douce, mais profonde.

O Norvégienne aux yeux si bleus,
Petite fille au cœur si tendre,
Parle-moi, car j'aime à t'entendre
Me dire un récit merveilleux,

Où, dans les lointains clairs et vagues,
Des ondines aux blanches mains
Se promènent sur les chemins
Tumultueux des larges vagues.

SOUVENIRS DU LEVANT

I

DÉPART

A Albert Cahen.

S'IL est un souvenir où se plaisent nos âmes,
Qui nous semble plus doux, plus cher, plus décevant,
A qui notre regret s'attache plus souvent,
Oh! dites, n'est-ce pas le souvenir des femmes
Dont la beauté fleurit sous le ciel du Levant?

Nous les vîmes un jour, et c'était dans les îles
Où les verts aloès se tordent au soleil.
Il en est dont le charme obsède mon sommeil,
Et mon rêve revoit leur front, leurs yeux tranquilles,
Leur sourire, à celui des déesses pareil.

Mais il est d'autres yeux, il est d'autres sourires
Entrevus sous l'azur du ciel italien,
— Oh! dites, votre cœur bat-il comme le mien?—
Qui font soudain en moi s'éveiller mille lyres,
Tout un langage frais, sonore, aérien.

Et les femmes de Rome, et les femmes de Zante,
Et celles qui dansaient dans l'île de Corfou,
Et celles qui passaient, allant je ne sais où,
Sur la plage où s'étend Naples retentissante;
Oh! toutes ces beautés tentent mon désir fou.

Cher Albert, voulez-vous partir? je tends les voiles,
Venez, la barque est prête et les flots sont chanteurs.
Allons-nous-en parmi ces pays enchanteurs
Saluer la clarté de nouvelles étoiles,
Et des verts citronniers respirer les senteurs.

Tandis que nous pensons aux amours commencées
Comme on pense aux romans entr'ouverts un matin,
Sous les climats heureux où s'est fait leur destin,
Ces femmes ont peut-être envoyé leurs pensées
Vers les deux étrangers, fils d'un soleil lointain.

Et plus d'une peut-être entre ces étrangères
Se répète à mi-voix qu'elle nous eût aimés;
Et plus d'une, le long des sentiers parfumés,
S'enivre ainsi que nous des douceurs mensongères
Des beaux songes d'amour sitôt morts que formés.

Que de désirs perdus se croisent dans l'espace,
Que de pleurs répandus dans de muets combats,
Que de baisers jetés par des enfants, tout bas,
Au vent qui ne dit pas son secret quand il passe!
Oh! dites, que de mots d'amour on n'entend pas!

II

ROSA, LA ROSE

Comme les roses du sentier,
La petite Rose est farouche.
Tout son charme est encore entier
Comme les roses du sentier,
Et son cœur est un églantier
Où se pique la main qui touche.
Comme les roses du sentier,
La petite Rose est farouche.

La petite Rosa n'a rien
Que sa fraîcheur de fleur sauvage.
N'était son rire italien,
La petite Rosa n'a rien.

Elle est servante et fait si bien
Qu'on reste avec elle en servage.
— La petite Rosa n'a rien
Que sa fraîcheur de fleur sauvage.

III

LETTRE

Sous l'azur clair et chaud du ciel italien,
Si jamais tu voulais faire ton cœur du mien
Et que nous n'eussions plus à nous deux qu'une vie,
Sous cet azur divin dont la beauté convie
A jouir lentement de la fuite du jour,
Nous viendrions vieillir et mourir dans l'amour.
— Tu souris? Mais ici, sous ce ciel sans nuage,
Tu n'aurais pas le cœur de sourire, et, plus sage,
Sans souci de savoir si ton rêve est banal,
Tu laisserais, au gré du vent méridional,
S'effeuiller l'arbre en fleur de nos belles jeunesses.
Viens où les grands amants ont aimé leurs maîtresses
De l'amour vrai qu'en France a tué la raison.

Ose être heureuse, fût-ce une seule saison.

IV

RENCONTRE

A Antony Valabrègue.

Ses beaux yeux bleus m'ont regardé longtemps.
Étonnement, qui sait? ou moquerie?
Un peu d'amour et de coquetterie...
Que ces regards étaient doux et tentants!

Elle riait en me montrant les dents :
Des fleurs, du vent, du soleil, de la pluie,
Rien, c'est assez pour qu'une femme rie,
Et c'est pitié des songeurs imprudents.

Pitié de ceux qui s'en vont par les rues
Suivre de loin les femmes apparues
A l'heure calme où le ciel est changeant,

Lorsque la lune et son brouillard d'argent
Font ressembler les premières étoiles
A des yeux bleus sous de féeriques voiles.

V

A ESMERALDA

EN ROBE ROSE

Esmeralda, petite fille
Qui dansez sans songer à rien,
N'êtes-vous pas de la famille
Des sirènes du temps ancien?

Depuis la belle nuit de fête
Où votre bouche m'a parlé,
Je souffre et mon cœur de poète
Est comme un monstre ensorcelé.

Sur les bords de l'Adriatique,
Je revois cette nuit d'été,
Brune enfant au nom fantastique
Comme votre étrange beauté.

Dans votre robe rose et blanche,
Couleur de jour, couleur de temps,
Coquette à la fois et si franche,
Vous souriiez à belles dents.

*
* *

Quand vous aurez quitté votre île,
La maison posée au midi,
Et le petit jardin tranquille
Où votre jeunesse a grandi ;

Quand un jour, exilée en France,
Vous vous en irez parmi nous
Sous ce ciel gris dont la souffrance
Ne mûrit pas les citrons doux ;

Regretterez-vous la patrie
Où je vous ai connue un soir,
Corfou, l'île verte et fleurie,
Les monts d'Épire, beaux à voir,

Votre mer bleue et sans marée,
Le charme du parler natal,
Les temps finis, et la soirée
Que nous avons passée au bal?

VI

UNE D'ELLES

Elle a, pour enchanter les cœurs
Des poètes et des artistes,
De grands yeux bleus tendres et tristes,
Et de méchants rires moqueurs.

Les plus avisés n'ont pu dire
Si son rire malicieux
Se moque de ses grands beaux yeux,
Ou si ses yeux plaignent son rire.

Elle est, comme un jour de printemps
Où dans les plis d'un noir nuage
Le soleil sourit à l'orage,
Glacée et douce au même temps.

Charmante fille impitoyable,
Elle aura vingt ans à l'été,
Et le diable de la beauté
Lui donna la beauté du diable.

VII

CHANSON GRECQUE

A Raoul Ponchon.

Au vent des nuits la barque ouvrait toutes ses voiles,
Et vous vous embrassiez... Ces baisers éperdus,
Qui les a vus, la belle? Oh! dis! — Qui les a vus?
Les yeux des moqueuses étoiles.

Une étoile a glissé sans bruit le long des cieux :
Elle a dit à la mer, qui l'a dit à la rame,
L'histoire des baisers où s'oublia votre âme
Durant ces soirs silencieux.

La rame a répété vos soupirs de tendresse
Au matelot qui vient de chanter à son tour
Les beaux secrets de votre amour
A la fenêtre en fleur où sourit sa maîtresse.

VIII

SÉRÉNADE ITALIENNE

Partons en barque sur la mer
Pour passer la nuit aux étoiles ;
Vois, il souffle juste assez d'air
Pour gonfler la toile des voiles.

Le vieux pêcheur italien
Et ses deux fils qui nous conduisent
Écoutent, mais n'entendent rien
Aux mots que nos bouches se disent.

Sur la mer calme et sombre, vois :
Nous pouvons échanger nos âmes,
Et nul ne comprendra nos voix
Que la nuit, le ciel et les lames.

IX

NUIT DE GRÈCE

A Henry Dufet.

Dans l'allée assombrie où je passais le soir,
L'air était plein d'un vol léger de lucioles,
Et parfois on eût dit que des étoiles folles
Pleuvaient du ciel en feu sur le feuillage noir.

Dans quelque îlot perdu des mers orientales,
Ici même, pourquoi n'avons-nous pas grandi,
Et que n'avons-nous vu, sous ce ciel attiédi,
Les fleurs de nos amours entr'ouvrir leurs pétales?

Que n'avons-nous aimé pour la première fois,
Par une de ces nuits merveilleuses et calmes,
Où les sombres palmiers bercent leurs grandes palmes
Sous un vent d'est plus doux qu'un soupir de hautbois?...

NOSTALGIE

A Luigi Gualdo.

Il en est qui suivaient dans la campagne obscure,
A l'heure où s'assoupit la paisible nature,
Un chemin creux bordé de blancs rosiers en fleurs;
Ils n'avaient pas vingt ans, et les yeux d'une femme
Suffisaient à troubler jusqu'au fond de leur âme
Ces frais adolescents aux faciles pâleurs.

Par un beau soir d'été délicieux et triste,
Un de ces soirs auxquels nul songeur ne résiste,
A l'heure où les parfums des roses sont si doux
Que l'on voudrait partir au pays des étoiles,
Ils ont vu s'avancer vers eux, belle et sans voiles,
La femme qu'ils rêvaient d'adorer à genoux.

Dans l'ombre vague ils l'ont reconnue au passage;
Ils avaient si longtemps caressé son image,
Et tout leur Idéal leur riait dans ses yeux.
Elle-même a rougi; pourquoi? Le savait-elle?
Le rossignol chantait son extase immortelle,
La lune fleurissait au noir jardin des cieux.

Après avoir, en proie à cette unique envie,
Rêvé de la revoir une fois dans leur vie,
Ils se sont retrouvés près d'elle, et cette fois
Ils ont pu lui parler, l'entendre, lui sourire.
Ils l'aimaient. Ont-ils eu besoin de le lui dire?
Elle-même tremblait au bruit seul de leur voix.

Comme ces fleurs des nuits qui s'ouvrent à la lune,
Ceux-là seuls sont heureux dont ce fut la fortune
D'épanouir leur être aux feux d'un pur amour,
Loin du lit parfumé des courtisanes folles,
Dont les lèvres en feu murmurent des paroles
Telles que les meilleurs sont perdus sans retour.

A MAURICE BOUCHOR

I

Cependant qu'attardé sur le seuil de la Vie
J'hésite, sans jamais renoncer ni choisir,
Entre l'Ambition, le Rêve et le Plaisir,
Beaux fruits dont la douceur me fait toujours envie.

Toi, Maurice, tu cours sans peur où te convie
L'appel impérieux de ton puissant désir,
Et nous voyons, comme au sultan son grand vizir,
T'obéir aussitôt la nature asservie.

Tu n'as pas dix-neuf ans, et tous, autour de toi,
T'acclament. Tu parcours le monde ainsi qu'un roi
Qui veut manger dans l'or sur des tables d'auberge.

Fassent les Dieux, enfant hardi, que nous puissions
Longtemps te regarder parmi tes passions
Bondir, comme un jaguar dans une forêt vierge.

II

Que j'aime le soir relire tes vers,
Lorsqu'au coin du feu chante la bouilloire,
Et que les sanglots du vent des hivers
Accompagnent bien leur touchante histoire!

Te rappelles-tu les contes d'amour,
Les contes anciens où passent des fées
En robe couleur de temps et de jour,
Fantastiquement de rayons coiffées?

Vois-tu, quand tes vers chantaient dans mon cœur,
Le vent m'a tout bas dit que ta chérie,
Avec son regard naïf et moqueur,
S'en revenait droit de quelque féerie.

III

Ami Maurice, l'été
Regretté
Reviendra-t-il, où l'aimée

Bien loin d'ici demeurait
En forêt,
Dans une maison fermée?

Là, ton rêve s'en allait
Au volet
Doucement battre de l'aile,
Et longuement tu sonnais
Des sonnets,
Doux-sonnants et faits pour elle.

Tu dormais en plein soleil
Ton sommeil,
Et sous la fraîcheur des branches,
Tu savourais des baisers
Long-posés
En rêve sur deux mains blanches.

IV

Les jours passent, Maurice, et le temps qui s'écoule,
Marée immense, emporte aux plis noirs de sa houle
Les épaves sans nom de nos plus beaux espoirs.
Oui, les plus beaux, lancés par une matinée
Si bleue, où sur la mer immense et satinée
Les verts îlots riants semblaient des reposoirs.

Mais que t'importe à toi, qui peux lancer encore
Une flotte plus vaste aux flots, et plus sonore;
Que t'importe l'orage et les anciens vaisseaux?
Mais moi, j'ai tout perdu, fer, bois, hommes et voiles,
Et j'écoute vers les implacables étoiles
Avec horreur monter les voix tristes des eaux.

A L'AMIE D'UN AMI

Tapis éblouissants des neiges au soleil,
Ciel bleu d'hiver, azur voilé, profond sommeil
Des sources, des fleurs et des arbres,
Brumes des grands jardins qui, dans l'éloignement,
Mêlez à l'horizon vaporeux et charmant
Les jets d'eau glacés et les marbres,

Hiver, seule saison où repliée en nous
Notre âme s'attendrisse et se jette aux genoux
De toutes nos passions mortes,
Intérieurs qu'emplit la lumière du feu,
Soirs où le souvenir qu'on cubliait un peu
Se tapit derrière les portes,

Que toutes vos douceurs intimes, à ses yeux,
Déroulent longuement le beau roman joyeux
Des choses de l'autre décembre.
Devant son petit lit virginal, quelquefois
Qu'elle pense en pleurant à celui dont la voix
Se brise aux carreaux de sa chambre.

Pense à lui, pense à lui. Tu ne me connais pas,
O ma plus chère sœur, moi qui te fais tout bas
Pour un autre cette prière.
Oh! que ta lèvre fraîche, aux parfums du printemps,
Garde comme un trésor les baisers du vieux temps,
Vierge qui souris à mon frère!

CONSOLATION

A Frédéric Plessis.

Que de fois vous avez, poète, aux jours de larmes,
Blasphémé la nature et maudit les grands cieux
De prodiguer ainsi leurs lueurs et leurs charmes,
Indifférents aux pleurs qui roulaient dans vos yeux.

Tendant vos poings fermés vers les astres sublimes,
Vous leur avez crié d'éteindre leur clarté,
Cependant que les vents déchaînés sur les cimes
Feraient à vos regrets un pays dévasté;

Et vous avez gémi de trouver toujours vertes,
Toujours pleines de joie et pleines de parfums,
Les forêts, où, traînant vos blessures ouvertes,
Vous meniez le convoi de vos amours défunts.

Pourtant si, dans l'azur de ces grands cieux propices,
Votre prière avait éveillé quelque dieu
Qui vous laissât, au gré de vos tristes caprices,
Sécher la forêt verte et noircir le ciel bleu,

Si, retrouvant partout l'image de vous-même,
Vous n'aviez jamais pu fuir votre propre cœur,
N'imploreriez-vous point par un autre blasphème
L'immobile univers que hait votre douleur?

Car là, du moins, à l'heure où l'on sent que l'on tombe,
L'aspect de la beauté qui ne doit pas finir
Permet au malheureux d'espérer qu'à la tombe
Un éternel bonheur pourra s'épanouir.

Dès ici-bas la vie offre encor sa promesse,
Et malgré lui le cœur se laisse ainsi calmer,
— Oh! ne maudissez pas cette humaine faiblesse! —
Par l'arome des fleurs qu'il ne veut plus aimer.

LE RIRE TRISTE

A Coquelin Cadet.

Du temps que notre pauvre et charmant Juvigny
Vivait encore,— ô cher, comme le temps fini
Fait du mal à celui qui reste seul et tremble! —
Te souviens-tu des jours où tout seuls, entre nous,
Nous jetions des éclats de rire longs et fous
Aux mille mots bouffons que nous lancions ensemble?

Étions-nous gais? Mais non. Car notre pauvre ami
Sentait déjà, jeunesse épuisée à demi,
La mort l'envelopper dans l'ombre de ses ailes,
Et trois mois, oui, trois mois après, il s'en alla
Dormir sous les gazons où croissent çà et là
Les bouquets douloureux des jaunes immortelles.

Étions-nous gais? Mais non. Toi qui m'aimes, tu sais
Que, nuit et jour, errant par des chemins mauvais,
Dupe d'une incertaine et terrible magie,
Je ne puis respirer les fleurs et leurs parfums
Sans que le souvenir d'anciens rosiers défunts
Ne m'obsède aussitôt comme une nostalgie.

Étions-nous gais? Mais non. Et le plus triste, hélas!
Le plus navré, le plus malade et le plus las,
Ce n'était pas celui dont l'âme était choisie
Pour partir la première au ciel obscur, ni moi,
Nous savions bien, rieur blessé, que c'était toi,
Et nous bercions ton cœur dans notre fantaisie.

Comme nous comprenions ton destin tourmenté,
Cette horreur de poser un masque de gaieté
Sur un visage en proie à la dure souffrance
Et de faire, toujours, sans fin, mentir son front
Pour voir si deux milliers de sots applaudiront.
Et l'on dit que le rire est une fleur de France!

Et tu riras. Les soirs succéderont aux soirs,
Et les nuits déploieront leurs voiles froids et noirs
Où les astres brûlants semblent des pierreries.

Comme les soirs sont doux et beaux dans le Levant,
Lorsque les hauts palmiers frémissent sous le vent,
Et que les vers luisants volent sur les prairies!

Toi, cependant, monté sur des planches, tu ris,
Prisonnier du vorace et monstrueux Paris!
Connaîtras-tu jamais la grande et libre joie
De partir sur la mer, la nuit, et de marcher
Vers la lune dont l'arc semble aux mains d'un archer
Mystérieux, qui rêve en attendant sa proie?...

Souvenons-nous, mon frère, et pensons à nos morts,
A tous ceux dont les bras n'étaient pas assez forts
Pour étouffer ce sphinx atroce, la misère,
Et puisqu'il faut souffrir et rire, ami, souffrons
Et rions, en songeant que nous nous en irons
Près d'eux nous reposer à jamais sous la terre.

CARPE DIEM

A Maurice Montégut.

AIME n'importe qui, mais aime, et sois heureux
D'un sourire et d'une caresse.
Laisse gronder les sots, car ce n'est pas pour eux
Que tu choisis une maitresse.

Que ce soit dans la rue ou dans les grands salons
Tout parfumés des fleurs de serre,
Rien n'est vrai, rien n'est doux que les fins cheveux blonds
Et les petites mains qu'on serre.

Toute femme a l'attrait et le charme, ô songeur!
Toute femme est une sirène:
Sois heureux de sentir encor battre ton cœur
Et suis le torrent qui t'entraine.

Le sable de tes jours déjà presque à demi
Remplit le sablier qui penche.
Jeune Homme, pense aux jours où ton cœur endormi
Aura froid sous la pierre blanche.

NOSTALGIE DE LA CROIX

A Jules Boissé.

HEUREUX l'homme qui, jeune et le cœur plein de songes
Meurt sans avoir douté de son cher Idéal,
A l'âge où les deux mains n'ayant pas fait de mal
Nos remords les plus vrais sont de pieux mensonges.

Heureux encor celui pour qui tu te prolonges,
O sainte Illusion du rêve baptismal,
Et qui, sous l'humble abri de son clocher natal,
Vit et meurt dans la douce extase où tu le plonges.

Mais combien malheureux celui qui, comme moi,
Brise à moitié le joug, et guérit de la foi
Sans guérir du besoin généreux du martyre!

Tel qu'un mauvais soldat exilé de son rang,
Il écoute le bruit du combat qui l'attire,
Et ne sait à quel Dieu dévouer tout son sang.

CONFIDENCE

Ami, nous retrouvant, après beaucoup d'années,
Comme autrefois, le soir, au coin d'un feu, l'hiver,
Nous avons longuement, l'un devant l'autre, ouvert
Le livre de nos cœurs et de nos destinées.

Quand nous nous fûmes dit tous nos chagrins passés,
Nous vîmes que les cœurs des hommes sont semblables,
Et, nous sentant tous deux tristes et misérables,
Nous nous sommes l'un l'autre, en pleurant, embrassés.

LES DIEUX

A Anatole France.

S'IL est vrai que ce siècle ait tué tous les dieux,
Et que l'homme, éveillé de son sommeil antique,
Ne doive plus les voir en légion mystique
Monter vers leur Olympe immense et radieux,

Est-ce à nous d'applaudir au désastre des cieux,
A nous que trouble encor la plainte d'un cantique,
Et qui sous le symbole ou païen ou gothique
Sentons frémir les cœurs de nos lointains aïeux?

Non, France! Il est plus noble et d'un esprit plus sage
D'adorer dans les dieux la plus sublime image
Que l'âme périssable ait rêvée ici-bas;

Et, sceptiques enfants d'une race lassée,
Offrons-leur, à ces dieux que nous ne prions pas,
L'asile inviolé d'une calme Pensée.

INTIMITÉ

A François Coppée.

Vers un parc où le vent égrénera dans l'air
Les perles fraîches des cascades,
Demain nous partirons, François, si le ciel clair
Invite aux longues promenades.

Les jets d'eau pleureront, et le vent attiédi
Roulera des feuilles fanées;
Et nous, nous passerons toute l'après-midi
A causer des vieilles années.

Dans ce parc où des pins éternellement verts
Bordent les profondes allées,
Vous me réciterez, tout ému, d'anciens vers
A des maîtresses envolées;

Vous me raconterez la suave douceur
De votre première folie,
Naïf roman d'amour dont le charme obsesseur
Toujours vous tourmente et vous lie.

Sur votre front plus d'une a depuis, pour un jour,
Posé ses blanches mains de femme,
Mais l'intime parfum du plus lointain amour,
Seul, embaume à jamais votre âme.

*
* *

Le soir, nous reviendrons à pas lents vers Paris,
L'Occident sera vague et triste,
C'est l'heure où la cité profile ses toits gris
Sur un ciel couleur d'améthyste.

Et je vous parlerai, pour vous rendre l'espoir,
De cette noble jeune fille
Qui peut-être contemple aussi le ciel du soir,
Du haut d'un château de famille.

Elle est belle, elle est douce, et seule, elle saurait,
Sincère et chaste fiancée,
Avec un seul regard virginal, le secret
De refleurir votre pensée.

VERS ÉCRITS A FLORENCE

A Albert Caben.

Quand le vieux Michel-Ange eut fini son *Moïse,*
Et qu'il fallut porter le marbre dans l'église,
Comme on trainait ce poids énorme avec lenteur,
Impatient, les yeux en feu, le dur sculpteur
Empoigna son marteau d'une main frénétique,
Et, frappant à grands coups le prophète athlétique,
Il criait : « Marche donc, mais marche donc, tu vis ! »

Tu disais vrai, vieux maître, et lorsque je le vis
Ce fier Moïse, au fond d'une église Romaine,
Majestueux, avec sa taille surhumaine,
Et ce je ne sais quoi d'âpre et de bestial,
Qui fait de ce géant à cornes d'animal

Le fils de la nature entière, — ô Michel-Ange,
Je sentis en moi sourdre une terreur étrange,
J'eus peur, et comme toi, je m'écriai devant
Son geste grandiose et calme: « Il est vivant! »
Il vit: ton âme en lui tout entière est passée;
Ce marbre, confident de ta forte pensée,
En est resté sublime, et ne peut pas mourir.
C'est ta fureur qu'on voit dans ces muscles courir,
C'est ton orgueil qui gonfle et plisse ces paupières,
C'est ta foi qui remplit ces grands yeux de lumières.
Oui, c'est toi que j'admire en lui, tel que tu fus,
Tragique, enveloppant dans un même refus
L'amour et les honneurs, la fortune et l'intrigue,
Toi qui tins tête au pape, et, sans peur ni fatigue,
Plus tard, es demeuré six ans, seul, prisonnier
Et face à face avec ton *Jugement dernier*.

***

Qu'est notre œuvre, en effet, sinon notre existence
Bonne ou mauvaise? — et c'est pourquoi l'œuvre est intense
Quand l'artiste vécut et mourut en héros.
Mais lorsqu'il a laissé le plaisir dans ses flots
Le rouler, comme fait l'Océan une épave,
Plus de génie alors, et plus d'œuvre où se grave
L'impérissable trait de la sainte beauté.

Aussi, lorsque je vois ma vie, et que, hanté
Par le pur souvenir des créateurs sublimes,
Je vais, comme un bourreau qui compte ses victimes,
Compter dans ma mémoire, un par un, mes jours morts,
Je sens que je n'ai pas vécu comme les forts,
Et j'ai peur du néant comme on a peur d'un gouffre.
Mais c'est ici surtout, plus qu'ailleurs, et je souffre
En me représentant sous ce ciel enchanté
Ce que je pouvais être et n'aurai pas été:
Le noble amour fini par ma faute, et les rêves
Disparus à jamais comme ces rocs des grèves
Que la mer sous ses flots sans cesse amoncelés
Ensevelit! — Mes mains vont moissonner mes blés,
Comme l'ivraie abonde, et que d'épis sont vides!

Si je vieillis, alors que je verrai les rides
Sur ma face marquer les anciennes douleurs
Et le sillon creusé par le ruisseau des pleurs,
Pourrai-je, les yeux fiers et fixés sur la glace,
De labeurs glorieux reconnaître la trace,
Et regarder longtemps mon masque tourmenté
Resplendir de génie à défaut de beauté?
Si du moins mon courage entr'ouvrait avant l'heure
Tout cet impénétrable avenir qui me leurre;
Si j'avais, comme Hercule, étouffé les serpents,
Tout jeune, et mis les pieds sur leurs débris rampants;

Si, courbé sur mon œuvre ardemment commencée,
Dans quelque large ébauche incarnant ma pensée,
J'avais prouvé ma force à ces premiers combats,
J'irais droit sur la vie et ne la craindrais pas,
Sûr de trouver toujours, lors du péril suprême,
Un asile invincible, et sacré dans moi-même.
Mais non, parmi ces vers dont j'ai déjà pitié,
Où j'ai de ma jeunesse au moins mis la moitié,
Je cherche en vain l'ébauche avec cœur achevée,
— Ai-je vécu ma vie ou bien l'ai-je rêvée? —
L'ai-je rêvée? Aux jours où le front dans ma main
Je songe aux morts sortis de cet enfer humain,
A ceux dont j'ai chéri la forme et le langage,
Il me semble parfois que, dupe d'un mirage,
Tout éveillé, je vais dans quelque songe obscur!
O bienheureux vous tous, artistes au front pur,
Toi, simple Beato, qui, pieux solitaire,
Peignais avec bonheur aux murs du monastère
De beaux anges, vêtus de robes à longs plis,
Et vous tous, Primitifs, à jamais ennoblis
Par la sincérité, qui seule est toujours forte!
Vous ne saviez que peindre et qu'adorer. Qu'importe?
Vous sentiez comme l'Art est grand, vous l'aimiez bien,
— Et cela, c'est la vie, et le reste n'est rien.

A LECONTE DE LISLE

I

Certes, le siècle est dur, et jamais ce vieux monde
N'a poussé vers le ciel de plainte plus profonde,
Ni plus amèrement désespéré de Dieu.
— Comme dans un palais envahi par le feu,
L'or des fresques dégoutte, et les lambris crépitent,
Et du bois qui se fend aux pierres qui s'effritent,
La rouge flamme ondoie en tourbillons rampants,
Et du fer des balcons fait des nœuds de serpents, —
Ainsi, lâchée au cœur des peuples, la science
Brûle tout: rêves, mœurs, illusions, croyance;
Tout croule, et dans cent ans il ne restera rien
Des antiques abris où vécut l'homme ancien.
Tout croule, — et l'on entend gémir sur les ruines
Nos générations en proie à deux famines:
Et celle de connaitre et celle de jouir.

Je ne sais pas, vous tous qui devez survenir
Plus tard, quand nous serons couchés sous la poussière,
Si vous verrez au ciel éclater la lumière
Du jour où le bonheur ne fera plus de vous
Qu'un peuple fraternel, immense, pur et doux,
Oh! vous tous qui serez heureux, pensez encore
A vos obscurs aïeux qui naissaient sans aurore,
Et qui, dépossédés du mystique soleil,
Ont pu croire à la nuit et douter du réveil.

II

Car nous doutons. Qu'y faire et qu'en penser? — La race
Fut-elle en aucun lieu plus chétive, plus lasse?
Le soir tombe. — Sortez au hasard dans Paris;
Comptez. si vous l'osez, tous les êtres flétris.
Hélas! rien n'est lugubre et dur pour un poète
Qui sent vibrer encor dans son esprit en fête
Les clairons d'or, les fiers appels des anciens temps,
Comme la rue, à l'heure où les gaz éclatants
Laissent la foule aller et venir sous leur flamme;
— Tel un peuple inquiet de désirs dans une âme. —
Les uns, pâles, brisés par l'effort incessant,
D'autres, pourpres, tous ont la fièvre dans le sang.

Ils marchent flagellés par l'âcre convoitise,
Leurs yeux brûlent, pareils aux brasiers qu'on attise,
Et sur leurs fronts ridés, essayez donc de voir
Un seul de ces grands plis que creuse un noble espoir !
Laids, recroquevillés comme une feuille morte,
Jeunes gens et vieillards, un souffle les emporte
Et les roule, — et Paris hurle un cri furieux
Sous les chastes regards des astres dans les cieux.

III

L'Argent ! l'Argent ! — C'est lui qui les pousse, et sans trêve
Lui, dont les clairs rayons illuminent leur rêve ;
Lui qui ruisselle au fond de ces mauvais destins
Comme le soleil fauve au ciel froid des matins.
Il est pour eux l'opium qui console et qui grise ;
Ils ne sentiront pas que leur force s'épuise,
Ni qu'ils perdent leur vie à mille œuvres sans nom.
Si vous leur proposiez la paix, ils criraient : « Non ! »
C'est un nid de fourmis que la bêche saccage.
Ils vont, ils vont... la tombe où s'éteindra leur rage
Sera le premier lit qui les ait reposés.

Mais il est ici-bas quelques désabusés
Qui du fond de leur cœur que ce monde épouvante,

Portent au vil bonheur une haine fervente.
Oh! dites! — Dans quel coin de ce lugubre ciel
Verront-ils devant eux apparaître, réel,
Leur rêve d'une vie exaltée et tragique?
Leur faudra-t-il, mêlés au vil bétail que pique
L'implacable aiguillon du plaisir ou du gain,
Comme lui, s'abêtir sur un métier mesquin,
Eux que tourmente encor l'appétit du sublime?
Ce siècle est inhabile à tout, même au grand crime,
Et le poète, lui, n'aime que la grandeur.
Indifférent au bien qui n'a pas de splendeur,
Que fera-t-il, jeté dans nos sales misères
Comme le chef normand dans la fosse aux vipères?

IV

Vous avez, comme nous, plus que nous, éprouvé
Ces révoltes d'un cœur brusquement soulevé,
Vous, maître, vous étiez de ceux pour qui la vie
N'est qu'une ombre d'un jour de plus d'ombre suivie,
Car vous portez au front, comme un signe fatal,
Je ne sais quoi de triste et de sacerdotal;
Sceptique, en ces moments sceptiques où nous sommes,
Que de fois vous avez songé que d'autres hommes.

Réunis dans un même effort simple et pieux,
S'inclinaient sous le geste auguste de leurs dieux;
Et la religion, — vraie ou fausse, qu'importe? —
Les enivrait à flots de sa liqueur trop forte;
Et vous, dans votre horreur du néant d'aujourd'hui,
Évoquant la beauté du rêve évanoui,
Vous avez oublié ce misérable monde,
Et, l'esprit abîmé dans l'extase féconde,
Couché dans le silence et l'immobilité,
Vous vous êtes vous-même à jamais enchanté
Par la sainte douceur des visions mystiques
Où se complut la foi des siècles poétiques.

V

D'abord l'Inde et ses dieux formidables, pareils
Aux végétations sous les puissants soleils;
Puis l'Hellade, et le marbre élégant des statues
Et les processions des vierges long-vêtues
Qui déployaient leurs chœurs tendres et gracieux
Près des flots, éclairés du sourire des cieux;
Puis Rome; puis le dur et cruel moyen âge,
Et du nord au midi, pendant mille ans, la rage
Des barbares, enfants des pays sans étés
Que la croix dominait sans les avoir domptés.

— Tel le monde ancien et nouveau se déroule,
Emporté par ces vers comme par une houle.
Mais plus que les héros, plus même que les dieux,
C'est vous, pâle troupeau de femmes aux beaux yeux,
Vous qui resplendissez dans cette poésie,
O femmes de l'Europe et femmes de l'Asie!
Toi, créole, apparue en manchy de rotin;
Et toi qu'alanguissaient au fond de ton jardin
Les longs roucoulements des ramiers d'arbre en arbre,
Et les pleurs des jets d'eau dans leurs vasques de marbre,
Nurmahal, sanguinaire et royale beauté;
Et toi qui sommeillais sous un ciel argenté,
Leïlah, délicate et suave princesse;
Et celles de Norvège et celles de la Grèce,
Tiphaine, Testylis, Christine, que de fois
Je me suis vu, tremblant au son de votre voix,
A vos pieds, au milieu des calmes paysages
Où le poète a fait fleurir vos fiers visages!

VI

O maître, heureux celui qu'ainsi les blanches mains
D'une fée ont porté plus haut que les humains,
Et qui, pur, délivré des fatales entraves,
Vainqueur des lois du temps dont nous sommes esclaves,

Au milieu des guerriers, des femmes et des dieux,
S'enivre de l'oubli de ce monde odieux!
Cette félicité magique fut la vôtre.
Mais cependant il est une route tout autre:
Il en est qui n'ont pas le courage de fuir
Ce siècle qu'il leur faut adorer et haïr,
Tout à la fois. Leur temps les possède et les force,
Tels que Milon, les mains prises dans son écorce,
A vivre de sa vie anxieuse, à jamais.
Ils ne connaitront pas le calme des sommets,
Eux qui se sont jetés dans cet enfer qui souffre
D'un coup, comme avait fait Curtius dans son gouffre,
Et qui, sombres forçats de leur bagne natal,
S'épuisent à créer le moderne Idéal.
Je suis l'un d'eux. Ce temps mauvais et fou, je l'aime,
Il me tient, je me sens trop son enfant moi-même:
Derrière tous ces yeux brûlés par tant d'excès,
Je vois encor reluire et flotter par accès
L'antique amour du beau glorieux et tragique.
Si ce désir n'est plus qu'un désir nostalgique,
S'il ressemble, étouffé dans ces faibles cerveaux,
Aux fleurs qui grandiraient dans l'ombre des caveaux,
Peut-être est-il plus doux, pour qui sent tous les charmes,
Si pâle et ravivé quelquefois par des larmes.
Tel qu'il est, c'est encor l'Idéal, c'est le mien.
Il a perdu l'éclat qu'il eut au temps ancien,
Mais je l'aime, semblable au fils qui sait sa mère
Infâme, et qui l'entend proclamer adultère.

C'est sa mère pourtant, et lorsqu'il voit ses yeux,
Qu'il écoute sa voix, un choc mystérieux
Le secoue, il ne peut parler, il la méprise
Lui-même; et d'où vient donc que son orgueil se brise,
Que tous les mots amers sont soudain oubliés
Et qu'il éclate en pleurs et se jette à ses pieds?

VII

C'est ainsi qu'en dépit de moi j'ai fait ce livre.
Depuis plus de deux ans que je m'y laisse vivre,
J'ignore s'il est bon et ne sais s'il plaira:
La gloire est hasardeuse, et qui vivra verra,
Mais du moins j'ai gravé sur la dernière page
Un nom qui défendra pour toujours mon ouvrage.
Tranquille, sans respect des préjugés bourgeois,
J'ai, du fond de mon cœur, redit à haute voix
Ce que nous pensons tous de votre fier génie.
Un mot encor! Les sots jettent la calomnie
Sur l'artiste trop haut assis au-dessus d'eux.
Trop de splendeur déplait au vulgaire piteux.
Ils vous ont reproché vos grands vers impassibles
Et beaux de la beauté des monts inaccessibles.
Ils ont dit: « Il n'a pas souffert autant que nous. »
O maître, laissez-moi leur répondre pour vous.

VIII

Près de Bombay, dans l'Inde, une tour isolée
Se dresse, calme, haute et de palmiers voilée.
C'est la tour des Pârsis, adorateurs du feu;
Et dans le vaste ciel éblouissant et bleu,
Par-dessus cette tour et ces palmiers, tournoie,
Vol sinistre, un millier de grands oiseaux de proie.
Le voyageur s'arrête et devine des morts.
Là des Pârsis défunts sont exposés les corps,
Sur la tour, protégés par de rudes grillages,
Et de telle façon que les oiseaux sauvages
En dépeçant les chairs laissent les ossements;
Et plus bas, l'océan berce ses flots dormants,
Tout brûle, et l'on peut voir sur les vagues croulantes
Des bandes de poissons voler, étincelantes.
Votre œuvre grandiose est comme cette tour,
O maître! — Vous sentez un rêve chaque jour
Agoniser au fond de votre âme muette.
Mais vous êtes trop fier, ô sublime poète,
Pour étaler ces morts adorés sous les yeux
De la foule aux regards ardents et curieux.

Vous les portez là-haut vers le beau ciel immense,
Et rien ne marque plus leur funèbre présence
Qu'un monument qu'enserre une âpre frondaison
Et qu'un vol de puissants oiseaux sur l'horizon.

PETITS POÈMES

(1872-1876)

I

JEANNE DE COURTISOLS

Ut mihi non ullo pondere terra foret.

I

La nuit d'hiver au ciel monte, obscure et sans lune.
Les lampes du château meurent une par une,
Et dans le parc glacé tout est silencieux.
Seule une lampe encor tremble et n'est pas éteinte,
Comme pour témoigner que jamais la nuit sainte
N'a calmé tous les cœurs ni fermé tous les yeux.

Jeanne de Courtisols, en robe noire et rose,
Est assise devant le foyer, et sa pose
Trahit trop son espoir à tout jamais lassé.
Ses yeux bleus sont baignés de pleurs, ses mains pendantes.
Quels deuils prématurés et quelles épouvantes
Sous ses longs cheveux bruns plissent son front baissé?

Si ses yeux sont amers, si son beau front se plisse,
C'est que la faible enfant vide l'affreux calice
Dont au jardin sacré Jésus lui-même eut peur;
Elle s'est résolue à mourir, elle est prête,
Mais avant de partir, son âme qui s'arrête,
Du monde qu'elle fuit sent trop bien la douceur.

De ses pauvres amours la douloureuse histoire
Pour la dernière fois vient hanter sa mémoire:
Une histoire commune et meurtrière au cœur.
Elle a beaucoup aimé, sans qu'un regard trop tendre,
Une parole, un geste, ait jamais fait entendre
A celui qu'elle aimait sa secrète langueur.

« Ah! j'ai vécu longtemps seule avec ma chimère,
Heureuse de le voir quelquefois chez ma mère,
Dit-elle en achevant son rêve à haute voix,

Heureuse d'écouter tous les mots de sa bouche,
Et l'âme au même instant amoureuse et farouche,
De rencontrer des yeux ses beaux yeux quelquefois.

« J'ai cru que tu m'aimais sans oser me le dire,
Toi-même, un soir, au trouble ému de ton sourire.
Une larme brillait sur le bord de tes yeux.
Ce jour-là cette robe était fraiche et jolie,
Vois! pour mourir j'ai mis, dans ma mélancolie,
La robe que tes yeux aimés aimaient le mieux.

« Oh! ces fleurs du désir comme elles se brisèrent
En un jour! sur mon cœur quelles craintes pesèrent,
Ami, quand devant toi ma mère dit le nom
De l'homme à qui j'étais par elle fiancée,
Et comme j'épiais dans tes yeux ta pensée!
Si tu l'avais compris comme j'aurais dit: Non!

« Tes yeux n'ont décelé ni regrets, ni colères;
Tu m'as tendu la main comme aux soirs ordinaires.
Où donc es-tu pendant que je suis à souffrir?
Peut-être t'assieds-tu, joyeux, à quelque orgie.
Que n'ai-je les vertus de l'ancienne magie
Pour connaitre où tu vis quand tu me fais mourir! »

Voici qu'elle se lève, et, tremblante de fièvre,
Avec un long sourire elle porte à sa lèvre
Un verre de cristal plein d'un poison puissant.
Elle-même a cueilli des fleurs de digitale,
Dont ses soins ont extrait cette liqueur fatale.
Elle boit. Le poison alentit tout son sang.

Toute pâle déjà de la mort rapprochée
Elle gagne à pas lents, et pour mourir couchée,
Son chaste lit de vierge aux suaves odeurs.
Déjà son souffle est rare, elle est toute glacée,
Mais l'aimé fait encor sa dernière pensée.
Et c'est pourquoi cette âme a passé dans les pleurs.

II

Vierge, celui qu'aima ta tristesse infinie,
A la même heure souffre une même agonie.
Seul dans sa chambre il passe et repasse sans bruit
Parfois; et d'autres fois il s'arrête et soupire.
Sa lampe s'éteindra sans qu'il laisse séduire
Ni son cœur ni ses yeux au charme de la nuit.

« Jeanne, que faites-vous, dit-il, lorsque je pleure?
La nuit est à moitié de sa course; c'est l'heure
Où le bal moins bruyant s'alanguit et plaît mieux.
Au chant du piano les parfums des toilettes
Se mêlent, et parmi les femmes moins coquettes,
Les jeunes gens troublés ont des pleurs dans les yeux.

« Et moi je verse aussi des larmes, mais de rage,
De colère, d'amour; je n'ai plus de courage
En pensant que vos yeux sont à d'autres qu'à moi.
Le salon du château de Courtisols flamboie,
Et, des perles au front, blanche, en robe de soie,
Vous dansez; et quel chaste et virginal émoi!

« Vous souriez avec une langueur divine,
Ah! si je sens mon cœur faillir dans ma poitrine,
C'est que je vois toujours ce sourire clément;
Je vous ai tant aimée, et depuis trois années.
Mais je ne voulais pas lier nos destinées:
J'avais peur devant vous et honte obscurément.

« Vous étiez cependant le rêve de ma vie,
Celle que saluait ma jeunesse ravie
Lorsque, plein du désir des bonheurs inconnus,

J'évoquais dans mes nuits la beauté d'une femme
Dont les lèvres en fleurs racontaient à mon âme
L'histoire des amours que je n'aurai pas eus.

« Que ne m'êtes-vous donc bien avant apparué,
Vers vingt ans, quand j'allais au hasard par la rue,
Èperdument épris d'un sublime Idéal,
Mais il était trop tard quand je vous ai chérie,
Et j'avais trop avant poussé ma pauvre vie
Sur le chemin facile et dangereux du mal.

« Soyez heureuse. Heureux qui vous a méritée!
Mais moi qui vais mourir, Jeanne, et qui suis athée,
Je sais trop qu'au tombeau tout amour doit finir.
De vos beaux yeux profonds je perdrai la mémoire.
Je ne pourrai, noyé dans l'éternité noire,
Occuper mon enfer de votre souvenir. »

Pâle et tranquille, il prit dans un coffret d'ébène
Un mouchoir qu'il trempa d'un parfum de verveine,
Le parfum que l'enfant aimée aime le mieux.
Quand il a terminé ces courts apprêts funèbres,
La lampe éteinte,—il veut mourir dans les ténèbres,—
Il s'assied; tout se tait sur terre et dans les cieux.

Pour se représenter plus longtemps son amante,
Le jeune homme a choisi la mort horrible et lente
Qu'au corps plein de santé donne un coup de poignard.
D'une main il se frappe, et d'un geste farouche
Il presse le mouchoir embaumé sur sa bouche,
Et c'est dans ce parfum que sa pauvre âme part.

III

Les poètes anciens croyaient, divin mensonge,
Qu'à l'heure où dans la mort la chair s'abîme et plonge,
L'esprit, libre et vainqueur, remontait vers le ciel.
Mais pour nous, notre ciel est dans notre âme même,
Dont nos beaux songes font un paradis suprême
Où nous nous enfuyons loin du monde réel.

Lorsqu'il faut revenir sur cette terre impure,
Le souvenir du ciel intérieur torture
Les hommes qui voudraient jouir de tout leur cœur.
Comme ils diminuraient leur rêve par la vie,
Ne vaut-il pas bien mieux qu'ils n'aient plus d'autre envie
Que d'abattre cet arbre alors qu'il est en fleur?

Dans ce siècle inhabile aux vertus comme aux crimes,
Les hommes d'un tel cœur me semblent seuls sublimes,
Ceux-là seuls méritaient les biens qu'ils ont perdus,
Eux, qui s'en sont allés tranquilles, sans t'attendre,
Vers toi, bonne déesse, ô Mort, qui fais descendre
Le sommeil sur les yeux fatigués et vaincus.

II

GEORGE ANCELYS

A Rodolphe C.

I

Le soleil s'est couché dans un ciel sans nuage.
L'air est limpide et frais. Les oiseaux de passage
Volent rapidement, groupes silencieux.
Qu'ils font mal, et pourtant qu'ils sont délicieux,
Ces couchers de soleil prolongés de l'automne,
Quand l'œil contemple, avec un plaisir monotone,
Sur l'horizon doré les grands arbres jaunis,
Quand tout se tait, les vents, les âmes et les nids!
George Ancelys n'a pas entr'ouvert la fenêtre
Pour voir sur le vieux parc flotter et disparaitre

La brume délicate et rose du beau soir.
D'un air souffrant il s'est mollement laissé choir
Sur un des grands fauteuils du salon ; et, tout triste,
Laissant dans ses beaux yeux, bleus comme l'améthyste,
Et comme elle assombris, courir parfois des pleurs,
Il rêve. — O faible enfant, quelles folles douleurs,
Si jeune, ont aminci l'ovale de sa joue?
N'est-il plus à cet âge où l'on court, où l'on joue,
Où, pour vivre et jouir de la vie à plein cœur,
C'est assez d'un ami rencontré, d'une fleur
Arrachée au sommet d'une roche branlante?
Mais lui, voyez, son geste est rare, sa voix lente
Comme celle d'un roi par les dégoûts vaincu.
Que regrette-t-il donc, lui qui n'a pas vécu?
— Lui si jeune et si beau, lui qu'on aime. — Sa mère
A-t-elle un seul bijou dont elle soit plus fière
Que de son cher malade aux sourires lassés?
Autrefois, mais ces temps sont à jamais passés,
Il n'avait ni désir, ni regret, ni tristesse,
Que sa mère aussitôt ne le sût, et, sans cesse,
Elle s'en venait rire et pleurer avec lui.
Quand elle s'inquiète et l'implore, aujourd'hui,
Pourquoi se laisse-t-il, jour par jour, en silence,
Mourir, précoce enfant qui n'a pas eu d'enfance?

Tout à coup, dans le parc où s'éveille et bruit
Le chant vague que font les brises de la nuit,

Deux voix ont retenti, puis des éclats de rire.
George écoute, il se lève, et debout, sans rien dire,
Caché dans les longs plis des rideaux de velours,
Il regarde. C'est Marthe, elle vient tous les jours,
Vers le soir, au sortir d'une course mondaine,
C'est sa cousine. Elle a dix-sept ans, mais à peine;
Elle marche appuyée au bras de son mari,
Légère, et souriante après qu'il a souri,
Le regardant, avec cette candeur charmante
De l'épouse qui sait longtemps rester l'amante;
C'est à peine s'ils sont unis depuis deux mois.
George écoute monter le son clair de leurs voix,
Sans entendre leurs mots d'amour il les devine,
Il pâlit, les sanglots soulèvent sa poitrine.
Le malheureux, voilà le secret dont il meurt!
Il aime cette enfant qui fut jadis sa sœur,
Et qu'un jour il a vue, enfant encore et femme
A la fois, dévouer et sa vie et son âme
Au jeune homme étranger dont elle a pris le nom.
George sait-il comment son mal s'appelle? — Non.
Il a quinze ans, il est ignorant et candide
Comme une jeune vierge. Hélas! rien n'est perfide
Comme l'eau des lacs bleus qui dorment dans les bois,
Et rien n'est plus profond, plus dangereux parfois,
Qu'une de ces amours d'enfant, nobles et pures;
Car elles font au cœur de si larges blessures,
Que beaucoup, goutte à goutte, en perdent tout leur sang,
Si bien que sous des traits naïfs d'adolescent

Se cachent quelquefois des âmes plus fanées
Que celle d'un vieillard après soixante années !

II

Assis au piano côte à côte, et parfois
Sur les touches d'ivoire entremêlant leurs doigts,
George Ancelys et Marthe ensemble font entendre
Le grand duo d'amour, si délicat, si tendre,
Que Marguerite et Faust chantent dans le jardin.
. . . . . .

O Marguerite ! A l'heure où le soir incertain
Mêle le jour qui tombe à la nuit qui se lève,
Sur des sentiers fleuris et frais comme ton rêve,
Aux mains de ton amant abandonnant tes mains,
Tu marches sans songer aux fatals lendemains,
Aux remords qui suivront la faute trop aimée.
Qu'elle est troublante aux sens la senteur parfumée
Qui pleut sur vous du haut des branches des tilleuls,
Pendant que vous allez au hasard, beaux et seuls !
Seuls ? Oh ! n'entends-tu pas Satan maudire et rire ?
Et lorsque Faust se met à genoux pour te dire

Qu'il n'a rien tant chéri que ta bouche et tes yeux,
Jeune fille, sais-tu comme son cœur est vieux?
Sais-tu qu'il a, pendant des mois et des années,
Vu ses illusions tomber, déracinées;
Que dans son cœur en feu rien ne reste debout,
Et que tout son amour est fait d'un grand dégoût?
Mais, quand tu le saurais, qu'importe? Sois heureuse,
Sois folle! Laisse-toi rouler, douce amoureuse,
Dans l'extase sans borne, et sans terme, et sans fond.
Si Faust verse des pleurs aujourd'hui, que te font
Ses rêves d'autrefois, ses doutes et ses crimes,
Et ses chutes du haut des sciences sublimes?
Que te fait l'abandon du lendemain? Le jour
Succède au jour, vois-tu, mais il n'est qu'un amour,
Qu'une heure, qu'un passage enflammé du bel astre!
Seule dans ton bonheur comme dans ton désastre
Tu resteras sincère et noble, toi qui sens!

. . . . . .

Quand un artiste aux bras effrénés et puissants,
Comme Gœthe, a touché de ses mains une tête,
Elle souffre, elle enchante, elle vit. Le poète
Lui mit aux yeux tant d'âme et tant de sang au cœur,
Que par un charme obscur, souverain et vainqueur,
Ceux qui l'ont contemplée en prennent du génie.
Comme il est triste aussi, quelle ardeur infinie

De tendresse! et quel cri d'amour trop violent
Que ce duo, sans doute écrit en défaillant
Par Berlioz, qui sentit passer comme une flamme
Toute l'âme de Gœthe une heure dans son âme!

Certe Ancelys ignore, et puisse-t-il longtemps
N'en rien savoir, ces cris sauvages, haletants,
Cette angoisse d'une âme exaspérée au vice, —
Lui qui souffre, sans plus comprendre son supplice
Qu'une gazelle en proie aux griffes d'un lion.
Mais il aime, et c'est bien la grande passion,
Celle dont le désir fougueux jeta si vite
Le sorcier Faust aux pieds tremblants de Marguerite,
Celle qui nous tient tous au cœur, que nous disons
Par les vers, les tableaux, les marbres, les chansons,
L'amour, seul roi du monde et de la créature,
Vautour inassouvi qui prend pour sa pâture
Les générations renaissantes toujours!
Toujours puissants, ses coups de bec sont aussi lourds,
Aussi durs, aussi forts sur l'enfant que sur l'homme,
Et c'est du même nom que l'angoisse se nomme!

Qu'importe qu'Ancelys soit naïf: — à travers
Les accords, comme sous les mots des plus beaux vers,
Pour comprendre, il suffit d'éprouver, gaie ou triste,
L'intime émotion qui fit crier l'artiste;
Et l'enfant reconnut son cœur, oui, tout son cœur.

Oh! ces élancements au ciel, cette langueur
D'un bonheur traversé par des frissons tragiques,
— Qui ressemble aux beaux soirs étoilés et magiques
Sur un champ de bataille, — et partout et sans fin
La tendresse, on ne sait quel sentiment divin!
Que la joie est vulgaire et noble la torture,
Oh! comme George au fond de sa pensée obscure
Les sent vibrer ces grands et chastes sentiments!
Et pendant que les doigts fuselés et charmants
De Marthe réveillaient les notes endormies,
Et pendant qu'ils chantaient, mêlant leurs voix amies,
L'émotion trop forte étouffant Ancelys,
Il pâlit et pencha la tête comme un lys
A demi clos, que coupe en passant la charrue;
Il défaillit, hélas! mais son âme apparue
Dans ses yeux! mais le nom qu'il prononce en tombant
... C'en est fait, ton secret est trahi, fol enfant!

Marthe aussi s'est levée, et pâle, décidée.
Le vague effroi sans but qui l'a tant obsédée,
La crainte qui la fit souvent, elle en a ri,
Se serrer en tremblant plus près de son mari,
Pour s'abriter des yeux de son ami d'enfance,
Rien n'avait donc menti dans cette défiance;
Elle voudrait douter, mais non, et cependant
Que l'on s'empresse autour du malheureux enfant,
Sa résolution est prise, elle est partie,

Et, merveilleux pouvoir que fait la sympathie,
Ancelys réveillé s'est répété tout bas :
« Partie ! elle est partie et ne reviendra pas ! »

Elle ne revint plus. — A-t-elle calme et prompte,
Sans remords, puisqu'elle est sans reproche et sans honte,
Confié ce secret à son mari ? Qui sait ?
A-t-elle agi sans dire, et courageuse, fait
Seule ce qu'elle a cru devoir ? Elle voyage
En Suède : au milieu de la beauté sauvage
Des grands lacs bleus, des pins éternellement verts,
Et des glaciers, joyaux des éternels hivers.
On ne sait quel remords l'accompagne et la trouble,
Comme si, par magie, une existence double
La faisait revenir, en pensée, à Paris,
Et voir George abattu, les traits tout amaigris,
Qui contemple, les yeux fixés sur une carte,
Les pays éloignés et neigeux où vit Marthe :
Car il part, il le faut, et les savants l'ont dit,
Mais plus loin de l'aimée encor, vers le midi,
Là-bas, où le soleil a de plus douces flammes.
Ah ! les feux du soleil réchauffent-ils les âmes ?

III

Le voyageur qui va sur les mers du Levant,
D'un regard nostalgique accompagne en rêvant,
Entre l'Italie et la Grèce,
Corfou, l'île des fleurs, que la mer et le ciel
Enveloppent tous deux d'un azur éternel,
Calme et doux comme une caresse.

Sous les vents attiédis de cet air enchanté,
Les pâles oliviers croissent en liberté
Au penchant des vertes collines,
Et les frais orangers et les rosiers en fleurs
Le long des blancs sentiers mélangent leurs senteurs
Aux parfums des brises marines.

La chèvre suspendue aux plantes du rocher
Écoute les chansons que chante le berger
Sur quelque plaintive musique.
Il chante, et le passant, dans sa marche arrêté,
L'écoute avec extase et se croit transporté
Au pays de l'idylle antique.

C'est là qu'après six mois de souffrance et d'amour
Les beaux yeux d'Ancelys se sont fermés au jour,
Et c'est là qu'il dort dans la tombe,
Sous les rosiers, au bord des flots calmes et bleus
Dont le bruit apaisé semble un chant merveilleux
A l'heure où le grand soleil tombe.

III

FRAGMENT D'UNE IDYLLE

Le jardin, lorsqu'ils y venaient dans la soirée,
S'illuminait pour eux d'une clarté dorée
Où les arbres tremblaient, où les fleurs palpitaient,
Et des parfums brûlants et suaves flottaient
Dans cet air où montaient les frémissements vagues
Des feuillages émus et des lointaines vagues;
L'Ame des fleurs, pâmée aux vents tièdes du soir,
Faisait du vert jardin un mystique encensoir;
Et les Amants, parmi les senteurs emmêlées
Des rosiers, des œillets musqués, des azalées
Et des plantes de toute essence, à pas très lents,
Gagnaient un banc caché sous deux grands lauriers blancs,

— Un banc de marbre, étroit, intime, et d'où la vue
Enveloppait l'immense et sublime étendue
De la mer déjà sombre à l'Est. —
Vers l'Occident,
Ils regardaient crouler le palais éclatant
Que le soleil s'était construit dans la nuée,
Et que la grande mer, par le vent remuée,
Engloutissait. — La nuit envahissait le ciel,
Et, saisi d'un transport presque surnaturel,
Cédant à la beauté de cette heure si pure,
Au tendre apaisement de l'immense nature,
Au ciel, aux flots, aux vents de la nuit, ils laissaient
Leurs lèvres lentement se prendre, et s'embrassaient...

C'était un long baiser, plus troublant que l'haleine
Des fleurs dont toute l'île odorante était pleine;
Un long baiser, plus frais et plus mystérieux
Que la lune apparue au bord des calmes cieux;
Plus infini pour eux que la mer, dont la plainte
Immense leur venait mourante et presque éteinte;
Un baiser plus brûlant que les étoiles d'or
Qui faisaient dans le ciel délicat, pâle encor,
Trembler l'obscur flambeau de la première flamme;
— Un long, un long baiser de jeunesse, où leur âme
Venait s'anéantir sur leurs lèvres en feu...
Les constellations nocturnes, peu à peu,
Éclataient dans le vaste et ténébreux espace,

Et les Amants marchaient jusque sur la terrasse
Sous laquelle brisait la violente mer.
Longtemps ils respiraient son large souffle amer,
Puis descendaient, le cœur pris d'un désir sauvage,
Aux lueurs de la lune errer sur le rivage.

La côte n'était pas abrupte; les grands flots
Déferlaient cependant avec de sourds sanglots;
Les galets que la lame amène, puis remmène,
Semblaient râler avec une douleur humaine;
Et partout, sous le dôme obscur du ciel muet,
L'eau noire, frissonnante et souple, remuait;
Et rien n'était sublime à voir sur cette eau sombre
Comme l'ardent reflet de la lune. Dans l'ombre
C'était un serpent d'or qui, jusqu'à l'horizon,
Prolongeait un splendide et monstrueux frisson;
Plutôt encor c'était un magique sillage,
Et tel qu'en dut tracer la barque où dans l'orage
Le Christ dormait, parmi les siens épouvantés.
Et tous les deux alors, attendris, exaltés,
Comme des écoliers vont à la découverte,
S'aventuraient le long de la côte déserte...

C'étaient des sables fins parfois et doux aux pieds,
Miraculeux tapis pour eux seuls dépliés;

De claires flaques d'eau luisaient, miroirs féeriques,
Où la lune noyait ses yeux mélancoliques.
Ailleurs, — comme à la voix de leurs rudes bergers
Se groupent des taureaux farouches, — des rochers
Pelotonnés au bas d'une dune échancrée
Semblaient barrer la route et défendre l'entrée
Des palais enchantés d'un prince de la Mer.
Et les deux Amoureux, — quand le ciel était clair,
De sa clarté de ciel d'Orient, veloutée, —
De roc en roc, gagnaient une grotte abritée
Au cœur de la falaise. — Ils aimaient à s'asseoir
En écoutant pleurer les vagues, sans les voir,
Sur les bancs naturels de la grotte secrète
Où, pendant bien des ans et des ans, la tempête
Sans doute avait rugi; — mais qui, vide aujourd'hui
Et calme, n'entendait d'autre bruit que celui
D'une eau qui lentement et du haut de la voûte
Dans un pur réservoir tombait goutte par goutte.

Mais plus que le rivage, où la nacre d'argent
Des coquilles jetait son vague éclat changeant,
Plus que les rocs et leur toison d'algue marine,
Plus que la grotte, à mi-chemin de la colline,
Et sa fraîcheur si douce après les feux du jour,
Le frais, le sûr abri qu'adorait leur amour,
C'était un petit bois d'oliviers, tout en pente,
Mais d'une pente molle, heureuse, et nonchalante.

La mer en bas baignait de ses ondes les pieds
De ces majestueux et vastes oliviers
Plantés du temps où sur ces îles immortelles
Le lion de Venise ouvrait ses larges ailes.
Quand la lune argentait les feuillages tremblants
De ces arbres déjà d'eux-mêmes presque blancs,
Quand à travers les fins feuillages sa lumière
Semait une impalpable et subtile poussière
Sur les pâles gazons de sa clarté criblés
Que traversait le vol des vers luisants ailés,
Il planait dans ce bois d'oliviers le mystère
D'une divinité puissante et solitaire;
On rêvait sur cette herbe une apparition
De Diane pâmée aux bras d'Endymion;
Quelque chose du grand secret de la nature
Flottait sous cette épaisse et mouvante verdure;
Dans les arbres semblaient battre des cœurs vivants;
Une incantation dans les soupirs des vents
Passait; — et les Amants sentaient leur âme en proie
A cette émotion indicible qui noie
En nous tout le passé factice et mensonger:
Se sentir exister seuls au monde, — et songer
Que ce monde réel est là qui nous accable
Et nous soutient, muet, obscur, inexplicable!
Ils s'embrassaient alors et ne se parlaient pas,
Prolongeant ardemment l'étreinte de leurs bras,
Comme pour s'assurer que leur Vie était vraie.
Étrange sentiment! Obscure et froide plaie

Que toute émotion forte nous fait au cœur!
Quel être humain s'est dit au moment d'un bonheur
Inespéré, comme aux moments de grande peine:
« C'est bien ma vie à moi que je vis, c'est la mienne... »
Et n'est pas demeuré, stupide, épouvanté,
Devant ce fait que c'est une *réalité?*

IV

LES DEUX NONNES

A George Hérelle.

La cellule était nue : au mur humide et blanc
Un grand Christ de bois noir râlait, la plaie au flanc,
Une lampe éclairait d'une morne lumière
Un grabat, un prie-Dieu, — la vie humaine entière :
De quoi rêver, de quoi dormir, de quoi mourir.
Deux nonnes, d'une voix faible comme un soupir,
Assises sur le lit, causaient. — Leur robe brune,
Leur voile les faisaient semblables ; mais, chez l'une,
Des rides labourant un visage amaigri,
Un front par le tourment intérieur meurtri,
Deux yeux noirs et rongés de larmes, et des lèvres
Minces, que pâlissait la sèche ardeur des fièvres :
Tout disait qu'un bonheur perdu depuis longtemps
Résistait, dans ce cœur de femme de trente ans,

Au mystique opium de la sainte prière.
Sa compagne était jeune, et l'étoffe grossière
Avivait l'éclat rose et tendre de son teint.
Ses clairs yeux bleus étaient, comme un ciel au matin,
Purs, doux et frais. Sans doute, heureuse jeune fille,
Lys de candeur éclos dans une humble famille,
Elle s'était donnée à Dieu naïvement,
Sans que la passion eût sur son cœur aimant
Posé sa griffe noire, et pourtant, haletante,
Comme un plongeur devant l'abîme qui le tente,
Folle, elle écoutait l'autre, et dans la calme nuit,
Sous la voûte qui doit n'entendre d'autre bruit
Que l'appel du remords vers toi, Dieu qui consoles,
Celle-là prononçait de brûlantes paroles
De regret vers un grand bonheur évanoui.

Elle disait: « Voilà dix ans que tout m'a fui.
« Mais la félicité dans ces temps-là sentie,
« Rien ne l'effacera de ce cœur, ni l'hostie
« A qui je tends ma bouche extasiée en vain,
« Ni le Christ, dont j'étreins le corps pâle et divin.
« J'ai beau m'agenouiller en pleurant sur la pierre,
« Les dalles ne sont pas assez froides pour faire
« Que mon sang consumé se glace dans mon cœur.
« Dans les soupirs de l'orgue un soupir obsesseur,
« Que n'étoufferont pas les cantiques, s'élève.
« Les grilles n'ont pas pu briser l'aile à mon rêve

« Qui s'élance et retourne à ces pays maudits:
« A cet enfer qui fut un jour mon paradis,
« Et celui que j'aimais alors, je l'aime encore,
« Je l'aimerai toujours. »

Comme on voit, quand l'Aurore
Va paraitre, frémir les taillis et les bois,
Ainsi, pâle, tremblait d'attente à cette voix
La plus jeune des sœurs, car c'était sur son âme
Une apparition de lumière et de flamme
Que ces ardents aveux balbutiés tout bas
D'un cœur qu'elle enviait et ne condamnait pas:
« Sœur Thérèse, » — dit-elle à l'autre qui, vaincue
Par cette explosion terrible, s'était tue,
« Il est donc bien profond, bien doux, le sentiment
« D'extase qu'une femme a dans l'âme en aimant
« Pour qu'après tant de jours passés, elle s'enivre
« Du seul ressouvenir? Moi, je n'ai pas pu vivre,
« Mais je vous aime tant que je vous comprendrais
« Si vous me révéliez ces intimes secrets
« Que j'ai tout à la fois peur et désir d'entendre... »

Sœur Thérèse lui prit les mains: « O cœur si tendre,
« Rêver aux passions d'un autre est plus fatal
« Peut-être que de vivre, et je sais que c'est mal
« De te mêler, même en pensée, à mon histoire.

« Mais se taire toujours! Toujours, dans sa mémoire,
« Sentir se remuer un mort, cher autrefois,
« Qui ne peut déchirer son linceul de ses doigts
« Pour crier vers le jour!... Oh! non! J'ouvre la tombe...
« Et toi, ma sœur, naïve et timide colombe,
« Ne tremble pas, tu veux tout voir, tu verras tout. »

Elle reprit après un long silence: « Au bout
« Du Paris excessif et populeux qui jette
« Une rumeur de mer en proie à la tempête,
« Est un quartier paisible et d'un charme ancien,
« Un quartier tout ensemble intime et patricien.
« Ce ne sont que couvents, chapelles, hôtels vides,
« A l'horizon le toit doré des Invalides,
« De longs murs blancs autour de verdoyants jardins,
« Et les bruits de Paris, assourdis et lointains,
« Invitent à la vie étroite et séparée:
« C'est là, veuve à vingt ans et de tout retirée,
« Que je vivais, sans plus rêver d'autre bonheur
« Que cet apaisement délicieux du cœur
« Fait de renoncement et de mélancolie.
« J'avais une maison petite, ensevelie
« Sous les arbres d'un vert jardin, si parfumé
« Quand bleuissait le ciel lavé du mois de mai,
« Que je passais des jours entiers parmi mes plantes.
« Les feuilles du printemps étaient moins transparentes
« Que mes songes d'alors, et mon cœur plus léger

« Que les nuages blancs qui semblaient voyager
« Sur l'azur, vaporeux et doux comme ma vie.
« Orpheline, j'avais eu l'enfance asservie
« Qu'ont les enfants sans mère. A seize ans, mon tuteur
« M'avait fait épouser, sans consulter mon cœur,
« Un homme plus âgé que moi, mais bon et tendre.
« Je croyais que les jours n'avaient rien à m'apprendre.
« Je n'avais même pas cet esprit curieux
« Que les vierges souvent portent dans leurs beaux yeux.
« Mes pauvres, ma musique et, dans la solitude,
« De vieux amis des miens qui prirent l'habitude
« De venir près de moi, les soirs, c'était assez.
« Et quand je me souviens de ces beaux jours passés,
« Lorsque je me revois naïve, gaie et telle
« Que veuve, on me disait parfois mademoiselle,
« Je ne reconnais pas mon cœur de maintenant,
« Ce cœur sentant, vivant, passionné, saignant.

« Un jour, ah! je vivrais encore cent années
« Que, parmi des milliers de milliers de journées,
« Ce jour rayonnerait en moi comme un flambeau.
« Je revois la saison et l'heure; il faisait beau.
« C'était un frais matin d'automne, où l'air s'irise
« De brume et de soleil. Je sortais de l'église,
« Où j'avais entendu la messe. Mon regard
« Rencontra le regard d'un homme. Le hasard
« L'avait amené là comme moi; mais, saisie,

« Je m'arrêtai devant la mâle poésie
« D'un visage expressif et maigre qu'éclairaient
« Deux yeux bleus, d'un bleu pâle et dur qui pénétraient
« Dans les yeux, — et que j'ai fixés, dans ma pensée.
« Ce fut un coup au cœur, une extase insensée
« Et subite. J'aimais. »
Elle se tut : « J'aimais
« Sans savoir qui, comme une enfant, et pour jamais.
« Tout le jour, je jouai d'énervantes musiques,
« Pour évoquer les yeux clairs et mélancoliques
« De cet homme inconnu ; mais, quand le lendemain
« Je le vis, à la même heure, sur mon chemin,
« Je crus mourir. Dès lors, cet homme fut mon maître,
« Et six mois, je le vis ainsi, sans le connaître,
« Après la messe, et sans que rien lui révélât
« Mon amour qui brûlait en moi, mais sans éclat,
« Comme brûle le fer, et toujours son Idée
« Troublante accompagnait mon âme possédée.
« Comment il me parla, comment je l'écoutai,
« Comment il domina ma lâche volonté,
« Et fit de moi son bien, sa chose, sa maîtresse,
« Je n'en sais rien. Ce fut une coupable ivresse.
« Mais pourquoi Dieu fit-il si follement puissants
« Ces spasmes où notre âme avive encor nos sens?
« Pourquoi nous donna-t-il cette soif enflammée
« De nous anéantir sur une bouche aimée,
« D'étreindre de nos bras un être dont les bras

« Nous étreignent aussi pour ne nous lâcher pas?...
« Nous nous étions, pour nous aimer dans le mystère,
« Choisi, dans une rue intime et solitaire,
« Un petit logement où je le retrouvais.
« ... Je me revois marchant vers l'asile où je sais
« Que mon amant fiévreux espère ma venue.
« Je revois l'escalier et la porte connue...
« Cette porte s'entr'ouvre, il me dit: C'est bien toi?
« Et je réponds, le cœur battant: Oui, c'est bien moi!
« Et nous nous embrassons longtemps. Dans ma folie,
« Je serre à la meurtrir cette tête pâlie.
« Il me défait mon voile, et de nouveaux baisers
« Commencent, doux et lents, dont nous sortons brisés,
« Délicieusement brisés... Le feu dans l'âtre
« Fait trembloter sa flamme incertaine et rougeâtre
« Dans la chambre fermée et sur l'épais rideau.
« Couchés dans notre lit ainsi qu'en un tombeau,
« Tous deux l'âme légère et comme déliée,
« Sentant s'évanouir, abolie, oubliée,
« Toute notre existence ancienne, nous parlons,
« Quoique seuls, à voix basse... Ah! ces tendres, ces longs,
« Ces caressants discours, et qui, phrases par phrases,
« Rallumaient dans nos cœurs de nouvelles extases,
« Je ne les pourrai plus arracher de mon sang!
« Ces phrases sont en moi comme un poison puissant;
« Elles vivent en moi qui vécus trop en elles
« Et raniment, pour des voluptés criminelles,
« Mes sens que j'avais crus éteints et qui dormaient.

« Nous devions nous quitter. Nos âmes se pâmaient
« Dans un dernier baiser d'adieu mêlé de plaintes
« Qu'arrachaient à mon cœur meurtri de folles craintes
« De ne jamais revoir ce front que je pressais,
« Ces yeux que je baisais, ce corps que j'embrassais...

« D'autres fois, et c'était une adorable fête,
« Il s'en venait chez moi dîner en tête-à-tête.
« Notre amour se faisait doux comme une amitié
« Il causait de lui-même, et j'étais de moitié
« Dans chacun des projets qu'il formait sur sa vie.
« Être sa femme était ma plus secrète envie.
« Mais il m'avait donné des raisons pour tarder;
« J'y croyais. Je passais ces soirs à regarder
« Son sourire, sa main, ses yeux, son moindre geste.
« Le temps fuyait dans un ravissement céleste;
« Puis cela finissait — car tout finit ainsi —
« Sur un cruel, sur un invincible souci.
« Il s'en allait. Tapie à la fenêtre ouverte,
« Moi, j'écoutais son pas sur la place déserte,
« Ce pas à lui, pour moi vivant, et si vivant,
« Qu'on aurait beau me mettre en terre plus avant
« Que tous les morts, du fond de ma fosse muette,
« Au seul bruit de ce pas adoré sur ma tête,
« Je me réveillerais pour l'écouter, ce bruit
« Qui naguère emplissait pour moi la vaste nuit,

« Alors que, retenant mon haleine, immobile,
« Morne, — je l'écoutais se perdre dans la ville.

« Ah! comme je l'aimais et comme je souffris,
« Lorsqu'après seize mois de bonheur, je compris
« Que son amour à lui diminuait! Ma vie,
« Si solitairement dans le calme suivie,
« M'avait donné ce sens pénétrant, innommé,
« Qui laisse lire au fond du cœur de l'être aimé.
« C'était des riens: un mot distrait, un vague geste,
« Un regard, un baiser, — et le pouvoir funeste
« Me révélait qu'ensemble et qu'aux mêmes moments,
« Nous n'avions plus tous deux les mêmes sentiments.
« Je ne dis rien pourtant. Je n'étais pas de celles
« Qui vont quêtant parmi de mesquines querelles
« Quelques maigres regains d'amour déshonoré.
« Non, mais j'espionnai cet amant adoré
« Comme un médecin fait un malade qu'il pleure,
« Ou son fils ou sa fille!... O maudite soit l'heure
« Où je voulus savoir l'atroce vérité!
« Mais je la sus. Je sus que mon songe enchanté,
« Comme tout songe, était un insensé mensonge.
« Heure maudite et dont le souvenir me ronge
« Comme un cancer! J'appris qu'avec ces mêmes bras
« Et cette même bouche et sa même âme, hélas!
« Mon amant en aimait une autre, et, comme folle,
« Sans le revoir, sans lui jeter une parole,

« Je m'enfuis de Paris avec égarement.
« Vois-tu, puisque j'existe encore à ce moment,
« On ne meurt pas d'avoir souffert. La même bouche !
« Entends-tu !... »

Puis, brisée, atone, l'air farouche :
« Je voyageai. Mais rien n'intéressait mes yeux.
« J'ai vu les plus beaux lacs et, sous les plus beaux cieux,
« Promené longuement ma vie indifférente,
« Des orangers de Nice aux plages de Sorrente,
« Sans dissiper le lourd, l'inexorable ennui.
« Dix fois il m'écrivit, et ces lettres de lui,
« Que je baisais avec des lèvres enflammées,
« Je les lui renvoyais, telles quelles, fermées.
« Il me suivit. Comment lui résister? Alors,
« Exaspérée, en proie à d'atroces remords,
« Je me réfugiai vers Dieu. Je pris le voile.
« Cinq ans, les yeux fixés sur la mystique étoile,
« Je priai jour et nuit, et je connus la paix.
« Je me plongeai, comme en un bain suave et frais,
« Dans cette vie honnête, humble et si monotone.
« Le printemps me troublait à peine, et l'âpre automne,
« La saison des regrets, ne me tourmentait plus.
« J'avais presque oublié les paradis perdus.
« Mais un soir, je ne sais pourquoi, dans la chapelle,
« J'avais prié longtemps. Une langueur mortelle
« M'envahit. Un rayon du soleil qui baissait,

« Par un vitrail de pourpre et d'or me caressait.
« Et voici que le flot des tendresses passées,
« Soudain, aux pieds du Christ, inonda mes pensées
« Je me revis heureuse, aimée, aimant! Depuis
« J'implore en vain ta grâce, ô Jésus, tu me fuis!
« Je ne peux plus dormir, et même quand je prie,
« Une mélancolique et folle rêverie
« Se mêle à ma prière, et je viens en rêvant
« Contempler l'horizon aux vitres du couvent.
« Les coteaux égayés par les jardins en pente,
« Le fleuve dont l'eau bleue et changeante serpente
« Sous les arches des ponts où causent les passants,
« Tout avive le trouble amer que je ressens.
« Ce paysage, où luit une clarté si fine,
« N'est qu'un cadre suave où mon âme imagine
« Un amour, — et non pas un autre, — mais l'ancien,
« Ce cher amour qui fut le sien comme le mien!
« — Ah! si le temps pouvait reculer, et le monde,
« Vain spectre, s'abimer dans une nuit profonde,
« Tout entier, et laisser subsister seulement
« Mon être et l'être qui fut mon bien un moment,
« Et tous les deux, aux bras l'un de l'autre, ici même,
« Oui, sur ce lit, devant ce Christ que je blasphème
« Et qui saigne... — O ma sœur! à genoux! à genoux!... »

Elles ont leur rosaire à la main. Lents et doux,
Et les *Aves* et les *Paters* déploient leurs ailes.
Et quand la languissante Aurore ouvrit sur elles
Ses délicats yeux bleus voilés de larmes d'or,
Toutes deux, à genoux, elles priaient encor.
Elles priaient, si c'est prier que de redire
De vains mots consacrés que la bouche soupire,
Tandis que tout le cœur révolté les dément.
Elles priaient, — et sœur Thérèse éperdument,
Mais sans plus rien comprendre aux phrases prononcées.
Comme un tocsin, la voix des tendresses passées
Remplissait tout son cœur par ces appels vaincu.
Et pâle, elle priait pleurant d'avoir vécu,
Et de ne pouvoir rien oublier de sa vie!

Mais l'autre, la plus jeune, avec quelle âcre envie
Elle avait écouté cette confession,
Pleine de longs baisers, d'ardente passion,
Et de larmes d'amour follement répandues.
Et voici que devant les vastes étendues
D'un monde à ses regards subitement ouvert,
Comme le prisonnier qui voit passer dans l'air
Un grand aigle, elle sent tout le poids de ses chaînes.
Le troublant infini des voluptés humaines
Attire puissamment tout son être lassé
De son cher, de son doux et candide passé.

Et dût-elle mourir de larmes consumée,
Ah! comme elle voudrait être ardemment aimée!
Aimer, sentir son cœur palpiter sur un cœur,
Et ne pas s'en aller sans goûter le bonheur!

V

LE RELIQUAIRE

C'est aujourd'hui qu'elle a trente ans, et ce jour triste,
Si triste que nul cœur de femme n'y résiste,
Ce jour où la jeunesse en fleur nous dit adieu,
Elle l'a passé seule à regarder son feu,
Qu'y voyait-elle donc? et le soir l'environne
De sa langueur, un soir rose et doré d'automne.
Elle s'est mise à la fenêtre. Elle a levé
Le rideau de guipure et longuement rêvé
Devant l'étroit jardin où les feuilles fanées
S'envolent comme ont fait ses premières années.
Elle est frêle, un peu pâle et blonde, tout en noir...
Puis, s'arrachant au charme apaisé du beau soir,

Elle va prendre un fin coffret en bois d'ébène,
Tout simple et nu. Sa main distraite s'y promène
Comme pour caresser un objet précieux.
Un indicible émoi passe au fond de ses yeux,
Sur sa figure mince et tout à coup rosée.
Elle revient s'asseoir auprès de la croisée,
Et délicatement elle ouvre ce coffret,
Intime confident de quelque amer secret!
Voici treize ans tantôt qu'elle se plait à faire,
En s'en cachant, un tendre, un pieux reliquaire
De ce coffret ancien qui tremble dans ses doigts,
Un reliquaire unique au monde! Chaque fois
Qu'elle a touché la main de la Personne Aimée,
Son gant devient pour elle une chose animée
Qu'elle ne jetterait qu'avec déchirement.
— Et ce coffret d'ébène est le cercueil charmant
Où dorment, seuls témoins des heureuses journées,
Les gants qu'elle a gardés comme des fleurs fanées.
. . . . . .
Hélas! Que ces bonheurs furent courts! Ils sont trois,
Ces gants, tout imprégnés des parfums d'autrefois;
Mais comme elle s'attarde à contempler ces restes
Des jours évanouis et qui furent célestes!
Elle les prend tous trois et songe.
Le premier
Est gris pâle, couleur d'un matin printanier,
Et c'est un clair matin de Mai qu'il lui rappelle,
Du temps qu'on lui disait encor: Mademoiselle.

C'était dans le grand parc d'un ancien château
Où des cygnes erraient sur une pièce d'eau,
Ceinte de marronniers gigantesques. La veille,
Dans l'effarouchement d'une âme qui s'éveille,
Elle avait contemplé longuement à l'écart
Un jeune homme arrivé du jour, dont le regard
Errant ne s'était pas même posé sur elle.
On avait voulu faire un tour sur la nacelle,
Et pour entrer et pour sortir elle avait dû
Poser sa main, — avec quel frisson éperdu! —
Sur la main du jeune homme. Au-dessus d'eux, les branches
Remuaient dans le ciel leurs fleurs roses et blanches.
L'eau de l'étang luisait au soleil et tremblait
Sous le sillage lent du léger batelet,
Où riaient et chantaient quatre de ses amies.
Une est vivante et les trois autres endormies
Du sommeil éternel et glacé du tombeau...
Lui, ramait, ses cheveux voilaient son front si beau.
Leurs mères attendaient assises sous un arbre,
Un jet d'eau palpitait dans sa vasque de marbre.
Puis le jeune homme était parti le lendemain;
Mais le gant qui toucha, ce matin-là, sa main,
Elle le mit dans son coffret, le matin même,
Si pure, sans qu'elle eût osé se dire: — J'aime.
. . . . . .
Le second est un gant de bal, long, fin et blanc.
Certe elle était bien loin de tout désir troublant,
Le soir qu'elle l'a mis pour aller dans le monde,

Ce gant qu'elle regarde avec une profonde
Et folle émotion... Elle avait vingt-sept ans.
Elle était mariée et mère, dès longtemps.
Oui, mariée avec un autre, et, résignée,
Elle ne luttait pas contre sa destinée.
Elle estimait celui dont elle avait le nom
A conserver intact, mais l'aimait-elle? Non.
Le temps coulait si calme!... Et pourtant une image
Parfois dans ses yeux bleus passait comme un nuage.
Le jeune homme entrevu dans sa jeunesse un jour,
Apparaissait, sublime. Était-ce de l'amour?
Rêveuse, elle disait: Pourquoi chasser ce rêve?
Il était loin, sur mer, trainant de grève en grève
Une existence oisive, en proie au vague ennui.
Savait-il seulement qu'elle songeât à lui?
Or ce soir, en entrant au bal, et stupéfaite,
Elle aperçut, parmi les habits noirs, la tête
De celui qu'elle avait aimé sans qu'il sût rien,
Et lui-même la vit et la reconnut bien.
Il lui parla, quel rêve! Ils dansèrent ensemble.
Cette main qui tremblait, comme un rossignol tremble
Dans la main d'un enfant, il la tint dans ses doigts.
Elle sut commander à ses yeux d'être froids,
A son sein de se taire, et pourtant, comme folle,
Elle écoutait le son chéri de sa parole.
Elle le trouva triste et vieilli. Mais quels yeux
D'homme sachant la vie, ardents, mystérieux,
Lassés, et plus troublants pour cette femme aimante,

Parce qu'elle y lisait qu'il la trouvait charmante!
Car elle lui plaisait tellement qu'elle eut peur,
Elle se défia de son malheureux cœur,
Et quelques jours après ce bal, toute inquiète,
Elle quitta Paris. Mais dans cette retraite
Elle emportait, au fond de son coffret fermé,
Comme un trésor, son gant étroit et parfumé,
Ce gant touché par lui dans cette heure amollie
Par la musique lente et sa mélancolie.

. . . . . .

Elle a pris le dernier de ses gants: un gant noir
Et qu'elle avait encore à sa main l'autre soir.
Longtemps elle le presse en un chagrin farouche,
Ce petit gant de deuil, sur sa tremblante bouche.
Elle est libre. Son fils et son mari sont morts.
Elle a souvent, malgré ses intimes remords,
Souhaité de revoir un jour celui qu'elle aime,
Car elle l'aime, avec une pudeur suprême,
Maintenant qu'elle sait le nom du sentiment
Qui fait bondir son cœur, resté pur, follement.
Or, l'autre soir, c'était chez une vieille dame,
Des rares qu'elle voit dans son deuil. Une femme
Belle et jeune est entrée, et, près d'elle, celui
Dont l'image hanta si longtemps son ennui.
Il était marié depuis six mois; mais elle,
Taciturne et sortant si peu, cette nouvelle
N'avait jamais franchi le solitaire seuil
De la maison déserte où l'enferme son deuil.

Ah! son cœur se révolte à la fin, et, jalouse,
Comme elle a détaillé des yeux la jeune épouse,
Et comme, en lui trouvant un délicieux air
De grâce et de gaité pudique, elle a souffert!
Mais non!... Elle rougit de cette jalousie,
Puisque du moins, auprès de la femme choisie,
Il a, Lui, le sourire ouvert des amoureux,
Si tendres qu'ils se font pardonner d'être heureux.
Donc elle s'est forcée à causer sans envie,
Elle a voulu savoir les choses de leur vie,
Et, comme s'il avait deviné tout cela,
Cet homme qu'elle aimait à mourir, — quand il a,
Près de partir, touché sa main, — sans rien lui dire,
A laissé son regard démentir son sourire.
Que regrettait-il donc tout bas, puisqu'il avait
Toujours vécu si loin de celle qui rêvait
A lui dans la clarté des soirs mélancoliques?
— Elle n'ose y penser. Mais, parmi ses reliques,
Elle a placé ce gant de deuil du dernier soir.
Voici qu'elle le met à ses doigts, ce gant noir,
Puis elle l'ôte, avec une lenteur distraite.
La nuit tombe, mêlant à ce qu'elle regrette
Et qu'elle n'a pas eu, le charme attendrissant
D'un silence infini comme un bonheur absent.
Elle songe aux hasards douloureux de ce monde,
A sa vie, à celui que son âme profonde
A si secrètement et si longtemps aimé,
Et c'est en sanglotant tout haut qu'elle a fermé

Ce reliquaire étroit de sa joie oubliée,
— Ce coffret où manquait son gant de mariée. —

VI

LA MARQUISE DE MORÈDE

En décembre. A Paris. — Verte et froide, la Seine
Sous les ponts lentement roule son eau malsaine.
L'après-midi d'hiver a des langueurs de soir,
Et l'intense brouillard aux ténèbres accrues
Fait une mer jaunâtre où les angles des rues
Enfoncent comme un cap tempétueux et noir.

La puissante rumeur de la foule affairée
Jette un grand bruit de flots montant une marée.
— Tumulte exaspéré des travaux violents! —

Le brouillard s'épaissit. Chaque voiture allume
Ses yeux rouges et verts qui sillonnent la brume,
Où le gaz a déjà piqué ses feux tremblants.

Comme son noble hôtel est l'oasis tranquille
Dont aux plus mauvais jours la clameur de la ville
N'a jamais violé les asiles fleuris,
La marquise Marie-Annette de Morède
Rêve en silence au fond du salon calme et tiède,
Et ne sait pas quelle heure a sonné sur Paris.

Sur cette chaise longue où repose sa grâce,
Un coussin précieux soutient sa tête lasse
Que ses lourds cheveux blonds semblent appesantir.
De ses yeux bleus changeants, où flotte un sortilège,
L'azur parfois est clair comme un ciel de Norvège,
Et sombre d'autres fois comme un brûlant saphir.

Et la pâle batiste et la dentelle ancienne
Enveloppent, ainsi qu'une ombre aérienne,
Son corps royal et mince, indolemment couché;
Et son pied sort des plis vaporeux de sa robe;
Un pied frêle, nerveux, enfantin, que dérobe
La mule de velours qui n'a jamais marché.

Comme un mal de langueur l'a, depuis une année,
Dans ce petit salon tenue emprisonnée,
Et comme il est une âme aux choses, l'on dirait
Qu'un peu de sa pensée erre éparse autour d'elle,
Et cette chambre aimée est le miroir fidèle
Où sa douleur retrouve et chérit son secret.

Quel silence! On croirait Paris à mille lieues! —
Sur les tapis de Perse et les tentures bleues,
Mais d'un bleu délicat, pâle et comme passé,
Le jour qui meurt répand sa douteuse traînée,
Et le feu de l'antique et haute cheminée
Mêle son rouge éclat à ce jour effacé.

Pour vêtir les fauteuils de nuances soyeuses
On emprunta leur soie aux étoles pieuses;
Et des meubles chargés de coupes et d'émaux
Reflètent vaguement leur figure indécise
Dans les stagnantes eaux des glaces de Venise.
Quel doux nid pour souffrir et jouir de ses maux!

L'air est calme, attiédi, mais pur: aucune plante
N'y promène une odeur dangereuse et troublante
Pour des nerfs délicats qu'un parfum briserait.

Mais la porte-fenêtre ouvre sur une serre,
Et c'est pour la malade un plaisir salutaire
Que d'égarer ses yeux dans sa verte forêt.

Cette serre est profonde, assoupie et vivante...
Dans cet air où jamais il ne pleut ni ne vente,
L'eau glauque d'un bassin s'endort languissamment,
Et ce silence, où flotte une plainte étouffée,
Est tel qu'on le croirait enchanté par la fée
Du palais où rêvait la Belle au bois dormant.

Mais l'orgueil, le joyau de cette chambre intime,
C'est un Saint Sébastien de Mantegna, qu'anime
Le grand esprit de Foi dont l'art fut coutumier
En ces jours de ferveur sublime et recueillie;
Toile que rapporta des guerres d'Italie
Un ancêtre du temps du roi François premier.

Contre un pilier le saint agonise et se pâme,
Ses yeux levés sont pleins de douleur et de flamme
Et son corps hérissé de vingt flèches de fer.
Les archers lentement cheminent vers la ville
Dont le vieux mur blanchit sur l'horizon tranquille;
Un archange à cheval traverse le ciel clair.

Mais ce soir la marquise Annette ne regarde
Ni le tableau qu'attriste une lueur blafarde,
Ni la serre endormie où palpitent des fleurs.
Sur la table de bois de rose à côté d'elle,
Elle a, sans l'entr'ouvrir, mis son livre fidèle:
Cette *Imitation* chère aux longues douleurs.

Elle fixe, du fond de cette chambre aimée,
Son âme, avec ses yeux tout entière abîmée,
Sur deux portraits, celui de sa mère et le sien.
Deux beaux portraits, de ceux qui valent un poème:
Riches, fiers, et parés de ce charme suprême,
La royale pâleur d'un sang trop ancien.

Le portrait de la mère est bien simple: — une tête
Toute jeune, — et, tressés comme pour quelque fête,
En couronne soyeuse autour de son grand front,
Ses cheveux presque blancs, teintés d'or. Tête d'Ange!
Hélas! dans ses yeux clairs dont l'azur vit et change,
Flotte un pressentiment des larmes qui viendront.

Elles vinrent, et vite. — A l'âge où, déjà mère,
Elle réalisait sa plus pure chimère,
Un mal mystérieux toucha son corps charmant.

Quel mal? L'inexplicable et subtile névrose,
Dont l'étreinte consume, et qui la fit, sans cause
Apparente, mourir de langueur, longuement.

Et ce mal dont la mère est morte, — ô Destinée! —
Consume après vingt ans la fille condamnée.
Ces deux portraits muets semblent, pour qui comprend,
Ainsi mis à côté l'un de l'autre, prédire
A ces mêmes beaux yeux, à ce même sourire,
A ce même air suave, un sort trop ressemblant.

Que cette vision est douce, bien qu'amère!
La marquise s'y plaît; du portrait de sa mère
Elle passe à celui qui fut un jour le sien,
Elle songe à sa vie, et la douceur touchante
Du soir éveille en elle un concert. — Ainsi chante
Un piano sous les doigts ailés du musicien.

Son enfance un peu triste, et cependant heureuse,
S'écoula dans un vieux château près de la Creuse,
Qu'entourent des volcans éteints et de grands bois.
Elle revoit ces bois, le parc, l'orangerie,
L'eau si gaie et si bleue, — et sa mère chérie
Qui vivait sans marcher et parlait à mi-voix.

Puis sa mère mourut, — et dans une île anglaise,
Vert oasis du Nord, ceint d'une âpre falaise,
Son père l'emporta, pour que le vent amer,
Soir et matin, passât sur cette enfant trop frêle,
Et, souffle cordial, fit refleurir en elle
La sauvage santé des filles de la mer.

Comme ses pieds étaient légers et prompts aux courses,
En ces temps-là! Ses yeux purs comme l'eau des sources,
Réfléchissaient l'azur du ciel clair et changeant;
Elle peignait, courait à cheval sous les branches,
Chantait, dansait, ramait, toujours en robes blanches,
— Voiles d'ondine ourlés d'une écume d'argent. —

Elle grandit. Un jour vint qu'elle fut aimée
Et qu'elle aima. — Voici qu'elle écoute, pâmée,
Des cloches de l'hymen l'appel mystérieux.
Elle revoit l'encens qui flottait dans l'église,
Ses voiles parfumés, et la gaîté permise,
Et les yeux de l'époux ne quittaient pas ses yeux.

Oh! cette joie unique et si forte, qu'il semble
Qu'elle n'est pas donnée ici-bas: vivre ensemble!
S'aimer, s'appartenir sous la beauté du ciel,

Oublier tout, le monde, et le temps, et l'espace,
Ne pas sentir le vent de mort qui souffle et passe,
Et croire que ce feu du cœur est éternel!

Un an s'enfuit, et deux, et, mère heureuse et fière
A son tour, c'est alors, — dans la pleine lumière
De son bonheur si pur qu'il en était pieux, —
Que le mal dont sa mère était morte, au même âge,
S'en vint, inexorable et terrible héritage,
Pâlir son front sans ride et creuser ses grands yeux.

En vain, pour dissiper cette langueur profonde,
A-t-elle promené sous tous les ciels du monde
Le germe inattaquable éclos dans son beau corps.
Elle a vu l'Italie, et Florence, et Venise,
Et Naples qu'un azur éclatant divinise,
Et Rome, la cité des antiques trésors.

Elle a vu l'Archipel et les plages fleuries
Où se développaient les blanches théories
Sous l'ardente pâleur du ciel oriental.
Ses pieds fins ont erré sur les sables d'Asie;
Mais ce soleil nouveau, mais cette poésie,
N'ont pas exorcisé l'hôte obscur et fatal.

Maintenant tout est dit, et, revenue en France,
Elle passe des jours entiers sans connaissance,
Toute raide, la bouche et les yeux grands ouverts.
Hélas! lorsqu'elle sort de ces crises tragiques,
C'est pour s'exaspérer par de folles musiques,
Ou respirer des fleurs qui lui font mal aux nerfs.

Or, ce soir, elle pense, et toute illuminée
Par le rayonnement de cette destinée,
Se rappelant sa mère et se sentant souffrir,
Elle a peur, elle tremble et voudrait crier grâce.
Elle sent trop peser sur elle et sur sa race
Une fatalité qui la fera mourir.

Mais tandis qu'elle songe ainsi, dans l'ombre assise,
Une rumeur s'élève, indistincte, indécise.
Dans la cour de l'hôtel s'arrête le coupé.
Des portes bruyamment s'ouvrent. Un rire éclate,
Et sa fille, une enfant nerveuse et délicate,
Accourt en bondissant près du grand canapé.

Elle se jette aux bras de sa mère malade.
Elle a neuf ans; l'air vif, la longue promenade,
Ont fouetté tout son sang et coloré son teint.

Qu'elle est fraîche! on dirait d'une rose mouillée.
Elle est blonde, et des pieds à la tête habillée
Tout en bleu: de velours, de soie et de satin.

Elle court à sa mère, et déjà, dans son geste,
Dans ses grands yeux d'un bleu trop profond, trop céleste,
Dans son rire mignon et dans ses mots câlins,
Je ne sais quoi séduit qui n'est pas de son âge,
Et la mère tressaille, et sur son blanc visage
Passe un frisson d'effroi qui fait trembler ses mains.

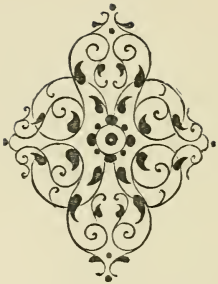
Elle la voit jouer, l'écoute, la contemple.
Elle a dans sa mémoire un douloureux exemple,
Et cherche en son angoisse à prévoir l'avenir.
Elle voit ce col frêle et ces attaches fines,
Ces pieds nerveux cambrés dans leurs minces bottines,
Tous ces signes d'un sang si beau qu'il va finir.

Ah! comme elle voudrait se tromper elle-même,
Ne pas désespérer de cet enfant qu'elle aime!
— Les deux portraits sont là, cruels comme le sort:
C'est bien le même azur des beaux yeux des deux femmes,
Le même azur vivant. Ce sont les mêmes âmes.
Marquise, ce sera la même triste mort.

La marquise se jette en arrière, affolée.
La cloche des douleurs sonne à pleine volée
Sur cette âme qui meurt de trois morts à la fois.
La malheureuse souffre une triple torture,
Tout à la fois passée, et présente, et future.
Elle s'est révoltée et refuse sa croix.

Elle, la catholique et la sainte, elle doute.
L'Ange mauvais lui parle à l'oreille. Elle écoute.
S'il est un Dieu, pourquoi frappe-t-il son enfant?
Quel mal ont-elles fait, sa fille, elle, sa mère,
Elles qui n'ont jamais dédaigné la misère
Et que n'endurcit pas leur luxe triomphant?

Et pâle, dans l'effroi de sa pensée obscure,
Elle entrevoit le bras de la grande nature,
Qui leur fait, justicier simple et mystérieux,
Héritières du sang des races patriciennes,
Expier longuement les splendeurs anciennes
Et la beauté des jours qu'ont vécus leurs aïeux.



TABLE

—

AU BORD DE LA MER

	Page
Prélude	5
En passant	7
Aurore sur la Mer	8
Sur la Falaise	9
Terrasse	10
Portrait	11
Au Bal	12
Un peu de musique	13
La Fuite des Heures	15
Les Roses fanées	16
La Chapelle	18

Pages
Délicatesses 21
Remords dans l'Avenir. 24
La petite Couleuvre bleue. 28
Tears, idle tears. 32
Après une lecture de Sully Prudhomme 34
Pensées d'Automne. 37
Le dernier Bonheur 40
A Mi-Voix 42
Præterita 43
Autre Souvenir 45
Conte d'hier. 46
Nocturne 48
Aurore parisienne 51
Heures de regret 54
Épilogue 59

LA VIE INQUIÈTE

A la Mémoire d'Adrien Juvigny 65
Michel-Ange. 70
L'Art 71
Sincérité 72
Ambition. 74
Byronisme 76
Aurore sur Paris 78
L'espace 79
A Léon Cladel 81
L'Amitié 83
Naufrage 84

Pages

Obsession. 85
La Mort d'un Enfant 87
Femme malade 89
Douleur précoce. 90
Très vieux vers. 91
Défaillance 93
A une Femme 95
A la Même 96
A la Même 98
Remords dans l'Innocence 100
Pardon. 103
Les Bouquets des Pauvres 104
Soir d'Été 107
Le Sommeil sincère 109
L'Adieu 112
Analyse 114
La Pensée 116
Atavisme. 117
Nostalgie. 118
Fantaisie du Nord. 119
Souvenirs du Levant. — I. *Départ.*. 122
— — II. *Rosa, la Rose.* 125
— — III. *Lettre* 127
— — IV. *Rencontre.* 128
— — V. *A Esmeralda.* 130
— — VI. *Une d'Elles* 132
— — VII. *Chanson grecque.* . . . 134
— — VIII. *Sérénade italienne* . . 135
— — IX. *Nuit de Grèce* . . . 136
— — X. *Nostalgie*. 137

Pages
A Maurice Bouchor 139
A l'Amie d'un Ami 143
Consolation 145
Le Rire triste 147
Carpe diem 150
Nostalgie de la Croix. 152
Confidence 153
Les Dieux 154
Intimité 155
Vers écrits à Florence 158
A Leconte de Lisle 162

PETITS POÈMES

I. Jeanne de Courtisols. 175
II. George Ancelys. 183
III. Fragment d'une idylle. 193
IV. Les deux Nonnes 199
V. Le Reliquaire. 212
VI. La Marquise de Moréde 219

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins.

ŒUVRES

DE

Paul Bourget

Édition elzévirienne

Poésies (1872-1876) *Au bord de la Mer. — La Vie inquiète — Petits Poèmes.* 1 vol.	6 fr.
Poésies (1876-1882) *Edel. — Les Aveux.* 1 vol. .	6 fr.
L'Irréparable. — *Deuxième amour — Profils perdus.* 1 vol.	6 fr.
Cruelle Énigme. 1 vol.	6 fr.

Édition in-18

L'Irréparable. — *L'Irréparable. — Deuxième amour. — Profils perdus.* 1 vol.	3 50
Pastels *(Dix portraits de femmes).* 1 vol. . . .	3 50
Nouveaux Pastels *(Dix portraits d'hommes)* . .	3 50
Cruelle Énigme. 1 vol.	3 50
Un Crime d'Amour. 1 vol.	3 50
André Cornélis. 1 vol.	3 50
Mensonges. 1 vol.	3 50
Mensonges *(Éd. Guillaume)* ill. par Myrbach. 1 v.	3 50
Le Disciple. 1 vol.	3 50
Un Cœur de Femme. 1 vol.	3 50
Physiologie de l'Amour moderne. 1 vol.. . .	3 50

Essais de Psychologie contemporaine. *(Baudelaire. — M. Renan. — Flaubert. — M. Taine. — Stendhal.)* 1 vol.	3 50
Nouveaux Essais de Psychologie contemporaine. *(M. Dumas fils. — M. Leconte de Lisle. — MM. de Goncourt. — Tourguéniev. — Amiel.)* 1 vol.	3 50
Études et Portraits. *(I. Portraits d'écrivains. — II. Notes d'esthétique. — III. Études Anglaises. — IV. Fantaisies.)* 2 vol.	7 »
Sensations d'Italie. *(Toscane. — Ombrie. — Grande-Grèce).* 1 vol.	3 50

Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins. 4.-1529

iothèque
d'Ottawa
ance

The Library
University of Ottawa
Date due

JUN 15 1972

11 JAN. 1990

10 JAN. 1990

a39003 002515350b

CE PQ 2199
.A17 1885 V001
COC BOURGET, PAU POESIES.
ACC# 1220723